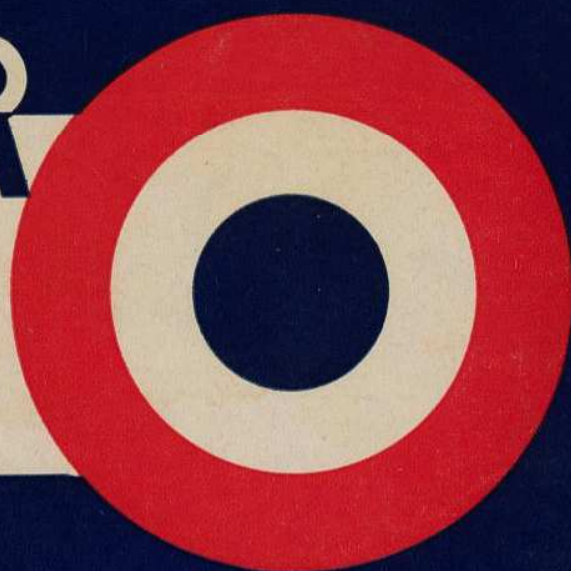




COURRIER DE L'AIR



AUX ETATS-UNIS

S O M M A I R E

*Ce numero est dedie a Jean Navarre,
le nettoyeur du ciel de Verdun*

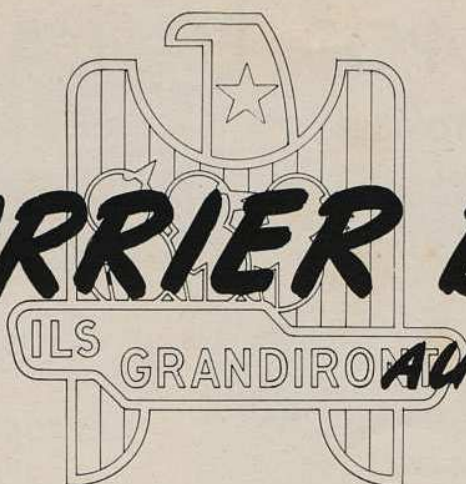


Editorial	par l'Ambassadeur de France
Propos en l'Air	
Adieu Barksdale . . .	
Oscoda	
Les Visites	
Les joies du Ground School	par le Caporal Maurice LAURENT
Louisiane	par l'E.A.R. Robert ROLLAND
	illustré par l'auteur
Censuré	par le Sgt. Yves NOVAK
L'Aire . . . et la chanson	par le Lt. NOETINGER
Mondanités	par l'Aspt. CHARTOIS
En attendant les galions	
En pensant à Bolling Field	par le Sgt. EYCHENNE
	illustré par BOISSOUT
Chronique médicale	par l'E.A.R. Yves GAUCI
Le Général de Gaulle en Alsace	
Lettre ouverte à une Américaine	par l'Aspt. Robert COMERCON
X . . . Field	par l'E.A.R. Pierre DUFETEL
Lowry Field—Les Couleurs	
Evasion	par le Lt. MOREL
	illustré par DUFETEL
Le Prix	
Forticheville	
Histoires d'Ariège	par le Sgt. EYCHENNE
Poste Aérienne	
Clichés	par le Sgt. A. BOISSOUT
	illustré par l'auteur
A la manière de . . .	
Les hommes de l'Air . . .	par le Lt. NOETINGER
Fièvre	par le C. C. MARRET-CLEYET
	illustré par DUFETEL
Lettres du Michigan	par le Lt. NOETINGER
Saturnales Hebdomadaires	par de BOISBOISSEL
Tours de Piste	

Edité par le personnel de la
Mission de l'Air aux Etats-Unis,
organisme officiel du Gouverne-
ment Provisoire de la République
Française.

LE COURRIER DE L'AIR

ORGANE DES ELEVES
DE
L'AVIATION FRANCAISE
EN AMERIQUE



**"Par les Eleves
pour les Eleves"**

No. 6 Direction: *French Air Mission* 1420 - 16th Street, N. W., Washington, D. C.

EDITORIAL

SOUS les coups victorieux des Alliés, les bourreaux de l'Europe et de l'Asie reculent ou s'effondrent. Toutes les armes ont leur part dans cette bataille gigantesque. Les peuples de nos libres pays s'y sont engagés tout entier. Le triomphe de demain sera fait de la somme de ces sacrifices héroïques, de ces souffrances et de ces labeurs.

Dans cette guerre qui entoure le globe, l'aviation alliée peut revendiquer hautement sa part de la gloire commune. Elle mérite la reconnaissance du monde. Partout elle a été la messagère du triomphe et de la liberté. Il est émouvant d'entendre nos compatriotes de la France occupée évoquer les jours de la libération, la nuée des appareils écrasant les lignes de l'ennemi et ses colonnes en retraite, chassant ses avions du ciel et apportant enfin la certitude que les jours d'oppression étaient révolus.

Le rôle de l'aviation dans la guerre a permis l'extraordinaire perfectionnement de sa technique. Des recherches constantes et soutenues qui augmentent son pouvoir destructeur naissent les

progrès qui rendront plus efficace sa puissance créatrice. Les robots eux-mêmes deviendront des instruments de travail et de paix.

D'immenses appareils aux lignes nouvelles et hardies apporteront demain l'union; ce ne seront plus ces messagers de mort annoncés par les voix lugubres des sirènes. N'évoqueront-ils point plutôt ces oiseaux bienfaiteurs que rêvait Léonard de Vinci? Sans doute, n'auront-ils pas fonction de jeter de la neige pour apaiser les chaleurs de l'été, comme le pensait le savant poète, mais avec eux viendront d'autres bienfaits.

Par eux, déjà la distance a été vaincue, comme sera vaincue la séparation entre les peuples. Le rôle des avions ne sera plus, comme jadis celui des caravelles, la découverte de nouvelles terres; il sera plus grand; il aidera les êtres eux-mêmes à se découvrir, à s'entr'aider, à échanger les produits de leurs efforts et de leurs recherches. Ils apparaîtront comme un symbole des possibilités infinies qui s'ouvrent au génie de l'homme.

HENRI BONNET.
Ambassadeur de France

Ce numéro était déjà composé quand la nouvelle de la mort du Président Roosevelt nous est parvenue. Il était trop tard pour que le "Courrier" puisse, dans cette édition, rendre au grand disparu, l'hommage des Aviateurs Français d'Amérique. Nous avons tenu cependant à publier immédiatement le texte de l'Ordre du Jour No. 2 du Général LUGUET, Commandant les Eléments Air aux Etats-Unis, qui a été lu par les Commandants l'Armes sur toutes les bases:

"En ce jour de deuil pour toutes les nations démocratiques, nous, Aviateurs Français aux Etats-Unis, prenons une part particulièrement profonde à la perte du Grand Président de la Nation à qui nous sommes si étroitement liés par l'histoire, par le coeur, par l'esprit.

"Nous savons que lorsque de tels hommes meurent, leur oeuvre survit."

LUGUET

PROPOS EN L'AIR

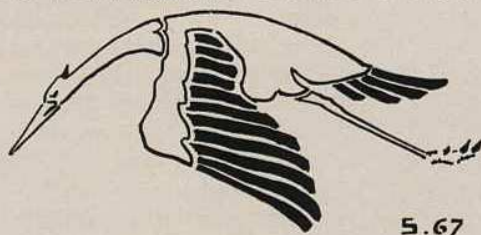
JEAN NAVARRE, LE NETTOYEUR DU CIEL DE VERDUN

La S.67 est la première escadrille de chasse qui ait conquis la fourragère. Formée en septembre 1915 sous les ordres du Capitaine de Villepin, elle eut l'honneur de compter Navarre parmi ses pilotes.

Follement aventureux, d'un virtuosité unique dans l'aviation française, Navarre, s'il se montra rebelle à toutes les disciplines, n'en fut pas moins, dans les airs, l'Incomparable. On disait de lui, en 1916, parmi les as : Navarre n'est pas fréquentable au-dessous de 3000 mètres. A cette altitude, ses relations se trouvaient forcément réduites, mais son audace héroïque pouvait y donner toute sa mesure.

En 1915, l'ennemi était rare dans le ciel et les 500 cartouches de sa mitrailleuse lui donnaient l'avantage du feu. Le Français devait, pour économiser son maigre approvisionnement en munitions, n'ouvrir le tir qu'à bout portant et à coup sûr, en se frayant au prix de maintes virtuosités, un passage au travers d'un déluge de fer et de feu.

Cette obligation fournit à Navarre l'occasion de créer une attaque particulière : il se présentait



les roues en l'air, la tête en bas, pour dérouter son adversaire.

"Vous comprenez" expliquait-il, "celui qui me voit arriver ainsi est sidéré et se demande si ce n'est pas lui, par hasard, qui vole à l'envers."

L'art consistait à profiter de cet instant de réflexion pour viser, tirer et tâcher de triompher.

Sa première victoire datait du 1er avril 1915. Il avait descendu sa victime au mousqueton de cavalerie. Ce fut lui qui réussit, peu après, le premier doublé de la guerre.

Mais c'est à Verdun, en 1916, qu'il donna toute sa mesure et força l'admiration de tous.

A cette époque n'étaient homologués que les appareils abattus dans nos lignes. Navarre ne volait pas pour le communiqué. Il allait chercher l'ennemi chez lui. Il abattit certainement le triple des 12 avions qui lui furent reconnus. Ainsi le 4 avril 1916, il triompha de 4 avions, un seul fut officiel.

Le 17 juin, au cours d'un combat, il fut grièvement blessé au bras.

C'est au moment de sa convalescence que commencèrent ses malheurs. Assombri par la mort tragique de son frère qu'il avait décidé à entrer

dans l'aviation, il se livra à des excentricités qui lui attirèrent les malédictions de la police.

Envoyé en disgrâce à Villacoublay, il y resta jusqu'à l'armistice, dans l'inaction, et y mourut le 10 juillet 1919, victime d'un accident banal. Après une descente en vol plané, le pur et inégalable artiste, nerveux ce jour-là, alla s'écraser contre un mur. "Le destin pour se venger de son audace," écrit Mortane "n'avait pas voulu qu'il se tuât en plein ciel."

LES FORCES AERIENNES DE L'ATLANTIQUE

Elles procèdent directement du Groupement "Patrie."

En juillet 1944, M. Grenier, alors Ministre de l'Air, avait décidé de constituer une unité aérienne pour aider les F.F.I.

Faute de pouvoir se procurer chez les alliés le matériel aérien nécessaire, on rassembla les appareils qui restaient de l'Armée de l'Air de 1940 en A.F.N. Les pilotes furent choisis parmi les moniteurs des écoles d'A.F.N., les aviateurs confirmés, et les stagiaires instruits par eux. Le groupement se compléta avec les appareils et les pilotes du Groupe "Picardie" formé au Levant avec des anciens du Groupe "Bretagne" et des pilotes venus de tous les points du globe.

Le commandement en fut confié au Colonel Morlaix, l'as aux 22 victoires et reçut officiellement son nom de "Patrie."

Tout avait été prévu pour que les appareils puissent atterrir clandestinement en France. Mais la déroute des Allemands précipita les événements et c'est sur l'aérodrome même de Toulouse libérée que se posèrent, le 29 août 1944, les équipages.

A partir de ce jour, le groupement divisé en un groupe léger et un groupe de bombardement moyen accomplit d'innombrables missions de surveillance et de mitraillage contre les colonnes ennemies en retraite.

Souvent, c'est surtout à la quantité des drapeaux qui pavoyaient les villes qu'ils survolaient que les équipages se rendaient compte des mouvements des troupes ennemies : pas de drapeaux, les Allemands sont encore là ; peu de drapeaux, ils sont partis depuis peu ou se trouvent encore dans les environs immédiats ; beaucoup de drapeaux, la ville est libre depuis plusieurs jours.

En dehors du groupe léger qui, en octobre 1944, prit position avec les troupes françaises surveillant la poche Lorient-St. Nazaire, les F.A. de l'Atlantique comportent également d'autres groupes, équipés indépendamment de l'aide alliée : un groupe d'observation et de reconnaissance, un groupe de bombardement et un groupe de chasse, armés avec du matériel pris à l'ennemi. Elles sont placées sous le Commandement du Général Corniglion-Molinier, premier Commandant du groupe "Lorraine" et ancien Commandant des Forces Aériennes Françaises Libres au Moyen-Orient et en Grande-Bretagne.

Ainsi, en quelques semaines, des forces en apparence disparates en matériel et en personnel ont coordonné leurs efforts, pour harceler l'ennemi et aider les troupes au sol. Elles se sont cristallisées en une Armée de l'Air homogène et efficace et n'ont qu'un seul désir : être équipées en avions modernes pour chasser plus vite l'ennemi des dernières parcelles du sol de France qu'il occupe encore.

Adieu!



Messe en plein air célébrée par le R. P. Goubé, aumônier des C.F.P.N.A. au bord de la Shreveport River.

Chut! Le Commandant d'Armes médite . . .



Un "musicien de l'air."

Le "Main Building" de Barksdale.

LES équipages français de B.26 qui se trouvaient à l'entraînement à Barksdale Field viennent d'être transférés à Selfridge Field, près de Detroit, Michigan.

Le Colonel Wright, commandant la base de Barksdale, empêché, n'avait pu se trouver au départ du train, mais le Colonel G. F. Garrison, le Colonel King, le Colonel Beaumaister et le Colonel Anderson avaient tenu en personne, à venir faire leurs adieux au détachement français.



BARKSDALE...



La musique de la base était présente et, délicate attention, joua "Sambre et Meuse" quand le convoi s'ébranla.

Les aviateurs français arrivèrent à Selfridge, le jeudi 23, à minuit. Le Colonel Clifton, Commandant la Base les attendait en gare.

Sitôt débarqués, nos camarades purent apprécier, une fois de plus, les avantages de la merveilleuse organisation américaine. On leur servit un excellent souper; ils trouvèrent des casernements propres et confortables, tout préparés, et, le lendemain matin, surprise agréable, au lever des couleurs, ils purent constater que leur drapeau était déjà là.

L'atmosphère de Selfridge Field se révéla immédiatement des plus sympathiques et l'intégration du détachement dans l'existence laborieuse du camp se fit "en souplesse."

Les équipages ont eu la bonne fortune de ne pas être séparés de la plupart de leurs instructeurs. Le Capitaine Georges Jackson qui commandait le squadron à Barksdale a été élevé au rang de Directeur du Training et des Opérations, promotion qui a été accueillie avec joie par les Français. Autre bonne nouvelle: M. Christian, l'ingénieur de chez Glenn Martin, bien connu pour ses sentiments francophiles et adoré des élèves, rejoindra lui aussi Selfridge dans quelques jours.

Ainsi tout va pour le mieux dans le Michigan. Mais nos aviateurs ne sont pas des ingrats. Les agréments de leur affectation nouvelle n'effaceront pas de leur mémoire les bons moments vécus à Barksdale, ni de leur coeur, le souvenir des amis laissés en Louisiane.

La touchante sollicitude et le dévouement de certains Américains, amis de la France, furent pour ces jeunes gens un encouragement et un réconfort; ils furent aussi un exemple.

Mais ils sont trop nombreux pour qu'on puisse les citer tous. Colonel G. Flint Garrison, brillant officier supérieur, plein de tact et de délicatesse, Major Norman Dale, croix de guerre avec palme, toujours prêt à donner une nouvelle preuve d'attachement à notre pays, Capitaine Georges Jackson, à l'inlassable dévouement, Lt. Jean Zachery, le plus précieux des

officiers de liaison, Madame Ford, représentante à Shreveport de l'American Relief for France, qui vous êtes dépensée sans compter, Soeur Joséphine, religieuse française au grand cœur, restée légendaire dans tous les équipages français, Mme. Dunlap, autre Française, qui avez tant payé de votre personne, tous, vous avez bien mérité des deux pays.

Nos aviateurs ont contracté envers vous, une dette de reconnaissance. Ils ne l'oublieront pas et, grâce à vous, conserveront de leur séjour en Amérique, le plus précieux des souvenirs.

Barksdale était un coin bien sympathique de cette vieille terre louisianaise. Le détachement français ne l'a pas quitté sans regret.

Adieu Barksdale!



Adressez un amical "Hyah, doggie" à n'importe quel klébard de Barksdale et vous l'aurez dans la seconde qui suit à vos pieds. Tous sauf un.

Laissez-moi vous présenter le phénomène: Putt-Putt, bonne bille de chienne, résultat inespéré d'un croisement accidentel entre un Highland terrier et un végétarien. Signe caractéristique, Mlle Putt-Putt affecte de ne comprendre que le français. Il fut pourtant un temps, pas très éloigné, où elle pigeait l'anglais comme vous et... pardon, comme n'importe quel cabot louisianais.

Son histoire est pathétique. Bien avant que sa maîtresse ne l'offrit, un jour, dans le lointain Texas, à un bombardier français de Big Spring, Putt-Putt savait déjà se coucher au commandement, aboyer pour sa pâtée et s'abstenir d'arroser le bel orme de la pelouse quand il y avait du monde sur le porche.

Mais en dépit de ses multiples talents, Putt-Putt, alors âgée de deux mois, n'était pas encore ce qu'on est convenu d'appeler une jeune fille du monde. Son regard avait déjà cette douceur de vache tarine qui lui donne tant de charme, mais son poil en fil de fer appelait énergiquement le coup de brosse et sa démarche mal assurée manquait quelque peu d'élégance.

Putt-Putt de Barksdale

Il ne lui fallut pas longtemps, après avoir été adoptée par le détachement français, pour se rendre compte qu'elle était tombée chez des amis. Douchée, passée à la manucure, en deux coups de cuiller à pot, on lui fit une beauté. Comblée de caresses, gavée de friandises, parée d'un mignon collier vert, tout vernis, n'importe quel autre chien, à sa place, se serait laissé amollir par cette vie de courtisane. Non pas Putt-Putt! Un matin, en tirant sur une vieille chaussette, elle s'était senti possédée par cette noble ambition: devenir une grande dame. Comment? Par la culture et l'effort intellectuel, par l'étude de la plus noble des langues: le français. Un jour peut-être, j'irai en France, se dit-elle, il faut que j'apprenne dès maintenant à être une "lady."

En quelques semaines, Putt-Putt acquit les rudiments de ce langage élégant mais difficile: "Ici," "Merci beaucoup," "C'est la guerre," "Hou la-la." Mais ce n'était pas suffisant. De plus, elle vivait avec des aviateurs et il lui était parfois impossible de retrouver les expressions habituelles de ses professeurs dans les livres (pas dans les éditions les plus édulcorées tout au moins). Une décision s'imposait: elle volerait avec les équipages français pour enrichir son vocabulaire.

Ainsi, disparaissant aux trois-quarts dans la peau de mouton de son premier amour, le bombardier, elle croisa interminablement dans le ciel de Louisiane et d'ailleurs, polissant et repolissant son français. Ce fut bien monotone, d'autant plus qu'à chaque coup, elle était malade...

comme un chien. Une heure, deux heures, dix, vingt, vingt-deux heures. Elle n'en voyait pas le bout. Mais elle se perfectionnait de jour en jour.

Chaque heure de la classe de langue de Putt-Putt a été soigneusement consignée dans son carnet de vol. Chaque soir, après s'être retirée sur le vieux mais impeccable tapis (gare aux revues de détail) qui lui servait de plumard, elle relisait son "log book," rêvant du jour où, ses 50 heures accomplies, elle pourrait enfin décrocher son diplôme de français.

Tant de persévérance a été récompensée. Elle les a gagnées ses ailes; elles sont fièrement accrochées à son mignon collier vert. Elle les a eues, et avec les honneurs de la presse de Louisiane par-dessus le marché. Mais Putt-Putt, avouons-le, n'est pas, à vrai dire, intéressée par le vol. Non, ce qu'elle désire c'est aller en France, comme son ami le bombardier le lui a promis. Et quand les aviateurs du 5ème détachement rentreront, ils emmèneront avec eux, vers leur lointaine patrie, ce minuscule représentant de la grande Amérique, Putt-Putt, qui voulut et sut devenir une grande dame.

Mars 1945

NOTE DE L'EDITEUR: Aux dernières nouvelles, Putt-Putt, après avoir été promue au grade de sergent dans les Filles de l'Air, pendant son séjour à Bolling Field, s'est embarquée—que l'Adjudant-chef Pellerin nous pardonne si elle a été omise des listes de départ—pour le Vieux Monde, le (censuré), avec le 5ème détachement.

So long, Putt-Putt. Bonne chance!

Le "Courrier de l'Air" recevra avec gratitude toutes vos observations, vos critiques, vos suggestions.

Faites-nous parvenir des idées, des articles, des échos, photos, dessins, caricatures, tout ce que vous aimeriez trouver vous-mêmes dans la revue.



Après le tir: projection des résultats.

La veille dans la tour de contrôle.

On compte les points d'impact dans la cible.



Le Capt. Griffin "explique le coup."

La ligne de vol.

Les piqûres.



O
S
C
O
D
A



Craig—Le défilé.



Vue aérienne d'Hawthorne Field.

Le Colonel Breyton, Commandant les C.F.P. N.A., vient de faire le tour des bases, en deux gigantesques tournées, d'inauguration de fonctions pourrait-on dire.

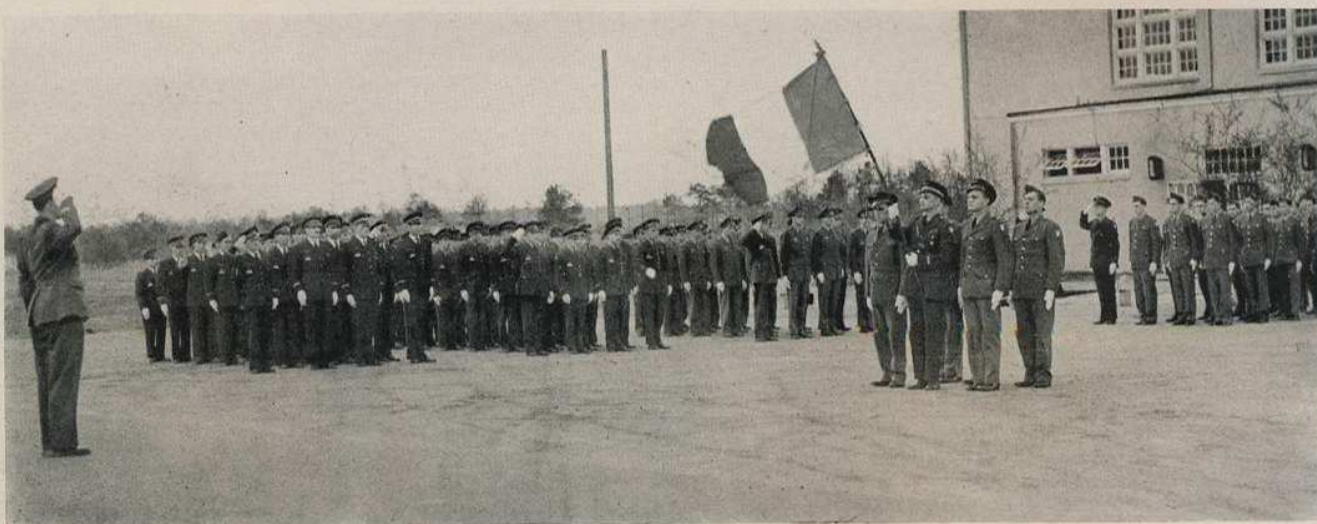
Parti le 16 février de Washington, il atterrissait le jour même à Montgomery, Alabama, où il était reçu par le Capitaine Lamaison, Officier de Liaison, et par le Lieutenant Clément, Commandant d'Armes de Maxwell Field. Une visite officielle au Général Gravely, Commandant l'Eastern Flying Training Command, lui permettait de prendre un premier contact avec les officiers d'un Etat-Major dont dépendent la plupart des écoles où sont instruits nos élèves.

En dehors de l'importance que lui confère la présence de cet Etat-Major, Maxwell a pour les Français la particularité d'être un point névralgique dans le système des centres d'entraînement. C'est là, en effet, que sont rassemblés nos élèves

éliminés du pilotage. La blessure y est encore fraîche. L'évanouissement d'un rêve souvent caressé depuis l'enfance, meurtrit mais ne décourage pas les forts; il aigrit parfois les faibles. Disons que le passage, sur cette base, de l'énergique Commandant des C.F.P.N.A. n'aura pas été inutile.

Poursuivant sa route, le 17, le Colonel Breyton se trouvait à Craig Field, Alabama, centre de rassemblement à l'arrivée de la Métropole et centre d'entraînement pour brevet sur monomoteur; le 18, il arrivait à Gunter Field, Alabama, centre de transition avant répartition entre monomoteurs et bimoteurs; le 19, il rendait visite au Général Barter K. Yount, Commandant le Training Command à Fort Worth, Texas; le 20, on le

Craig—La prise de commandement.





A Craig Field, le Col. Breyton et le Col. Ray W. Clifton . . .

retrouve à Big Spring, Texas, école des bombardiers. De là, il revient à tire-d'aile vers l'Est pour inspecter, le 21, Barksdale, centre de formation des équipages de B-26; le 22, il est à Selman Field, Louisiane, école supérieure de navigation, et le 26 il débarque à Tyndall Field, Floride, école des mitrailleurs. Le 27, il met cap au Nord, atterrit à Turner Field, Georgia, brevet sur bimoteur B-25, et enfin rentre à Washington, après une dernière escale à Orangeburg, South Carolina, primary, le 28 février.

Ce périple de quelques 3500 miles put être accompli dans le minimum de temps grâce à l'extrême obligeance de l'E.F.T.C. qui voulut bien mettre, au départ de Maxwell, un avion à la disposition du Colonel Breyton.



. . . passent le French Squadron en revue.

Dans toutes les bases où les exigences d'un entraînement intensif le permirent, il y eut prise d'armes et défilé. Mais c'est à Craig Field que la cérémonie de la prise de commandement, la plus imposante, eut lieu.

Après le salut aux couleurs, les troupes furent présentées au Commandant des C.F.P.N.A. par le Capitaine Ghestem, commandant le "pool." Puis le détachement français, splendide d'allure, défila, précédé par une musique américaine, devant le Colonel Breyton, le Colonel Clifton, commandant la base de Craig Field, son Etat-Major et une foule de curieux et de photographes, stoïques sous une pluie diluvienne.

* * *

Le 10 mars, nouveau déplacement, cette fois-ci en direction de l'Ouest et des Rocheuses. Le 12 mars, visite au Général A. L. Sneed, Commandant le Western Technical Training Command, à Denver, et arrêt à la base de Lowry Field où sont

Tyndall Field—Salut aux couleurs.





Arrivée à Scott Field.

instruits nos armuriers. Depuis peu, ce détachement a son drapeau qui flotte devant l'école française. On trouvera plus loin le compte-rendu du premier salut aux couleurs. Le Colonel Breyton profita de son séjour dans le Colorado pour aller réconforter au Fitzsimmons Hospital les quelques Français qui y sont admirablement soignés.

Le 13, inspection de Dodge City, Kansas, centre de perfectionnement des pilotes sur bimoteur B-26. Le 14, escale à Scott Field, Illinois, école des radios. Le 15, le Colonel Mason, Commandant la base d'Oscoda, par une délicate attention, venait, en personne, chercher le Commandant des C.F.P.N.A. pour l'emmener, par avion, visiter les pilotes de P-47.

Au cours de ces deux randonnées représentant un parcours total de 12.500 kms., le Colonel Brey-



A Orangeburg avec le Major Riley.

ton fut très favorablement impressionné par l'excellente tenue des détachements français, leur ardeur au travail et les résultats acquis dans des conditions parfois difficiles.

Nous ne dévoilerons pas un secret militaire en mentionnant qu'il fut étonné par les magnifiques installations des centres, par leur parfaite organisation et par les facilités mises à la disposition des élèves.

Ajoutons que le Colonel Breyton—à qui l'A.A.F. et ses brillantes réalisations ne sont pas étrangères—s'est montré fort satisfait des méthodes d'entraînement dont il connaît toute l'efficacité. Et "last but not least," n'omettons pas de signaler que ce premier contact avec les Commandants des bases américaines fut des plus cordiaux, ce qui laisse bien augurer de leurs futures relations avec le Commandant des C.F.P.N.A.

A Gunter Field.



Les joies du Ground School

Prélevant quelques instants sur un emploi du temps des plus chargés, je vais vous décrire, en quelques mots cette méthode d'enseignement toute théorique.

Dans l'aube grise, titubant, les yeux encore gonflés d'un "sommeil réveillé



trop tôt," notre groupe s'achemine vers la "Flight Academy." La cadence des pas est mollement bercée par la voix fluette d'un sergent, aussi ennuyé que nous d'avoir à subir ces "tests" périodiques. Ces examens, trop fréquents à notre gré, avec leur fouillis de questions impossibles, véritables imbroglio, nous ouvrent la perspective de récolter à chaque coup, une fois l'épreuve subie, un fameux mal de tête.

Ajoutez à cela la perplexité où nous plongent les difficultés, malheureusement trop réelles, rencontrées, la variété des matières à connaître, les problèmes de cap et de

dérive confondus avec le fonctionnement du carburateur "Allison," les ti-ti-ta cent fois répétés du Morse. Imaginez dans quel état peut se trouver un faible cerveau après un exercice pareil.

Et je ne vous parle pas du bruit; on se croirait sur une place de village un jour de foire. . . .

D'abord, les portes qui claquent dans cet enfer avec une facilité et une fréquence surprenantes. Lorsque cette explosion vous surprend au beau milieu d'un calcul d'angle, vous voyez d'ici le résultat.

Ensuite, c'est le cinéma de la classe "Recognition" qui vomit sa mitraille par l'intermédiaire des 4 canons du FW-190. Avouez qu'au milieu d'un tel tintamarre il y a de quoi "perdre le nord," surtout si vous êtes en train de jongler avec les pôles ou d'établir un rapport "possible" entre la loxodromie et la profondeur du Lac Salé.

Mais tout cela ne serait rien, si ce n'était le Morse. . . .

Ah! celui-là, quelle invention!!

Rien n'est plus agaçant que ce son monocorde qui s'infiltre partout, emploie tous chemins pour parvenir à vos oreilles sans jamais manquer son but.

Et pas moyen de se soustraire à son emprise. Vous ne pouvez lui échapper; il vous suit, il vous trouve. J'en arrive même à imaginer que je traîne perpétuellement à ma suite une file interminable de points et de traits. J'ai l'impression que la base en est saturée, que les hangars en

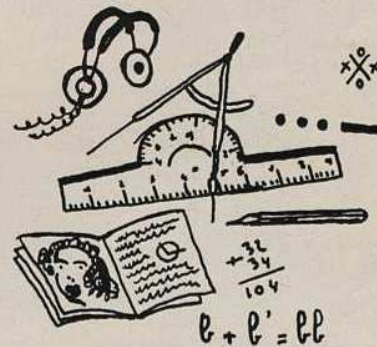
gardent les échos. Cela devient une obsession. Même mes pieds font ti-ti-ta-ti, les jours de pluie. . . .

Remarquez-bien que je vous confie cela uniquement pour vous dire quelque chose, car, au fond, ce n'est pas terrible. Il suffit d'avoir un caractère à toute épreuve, les oreilles blindées et l'esprit libre de toute préoccupation libertine pour supporter ces tortures allégrement.

Et à la fin de chaque semaine, vous aurez la satisfaction de voir vos efforts récompensés par une note allant de 0 à 100.

Ne croyez pas, cependant, que ce soit pour tous une source de bonheur ineffable. Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus et les malchanceux dont la note a été inférieure à la moyenne requise, sont envoyés impitoyablement au cours du soir.

Je dois avouer que j'ai figuré parfois dans le convoi à destination de



ce cours des "attardés," à une heure où, ma foi, j'eusse préféré dormir (ce que d'ailleurs, j'ai malgré tout fait dans la salle même, à la barbe du "pion").

Mais n'allez pas le raconter!!

Caporal Maurice LAURENT
Hawthorne Field, S. C.

GROUND SCHOOL A GUNTER FIELD



LOUISIANE,

SOUVENIRS FRANÇAIS . . .

I. La Princesse du Missouri



*"Chassez le naturel
Il revient au galop . . ."*

EN l'an grâce 1703, M. Venyard de Bourgmont, ancien enseigne de vaisseau au Canada et appartenant depuis peu à la Compagnie des Indes, était envoyé avec M. de Pradel dans "les Missouris" où il devait construire le Fort d'Orléans.

Des relations amicales s'établirent rapidement entre les représentants du Roi Soleil et les tribus Kansas et Pandocas descendant, selon leur tradition, d'un escargot que le soleil sur les bords du Missouri, fit mûrir en homme et qui se maria ensuite à la fille d'un castor.

M. de Bourgmont espérant ainsi servir les intérêts de sa Compagnie avait conçu un grand projet: il persuada quelques chefs indigènes de visiter le "grand village blanc, de l'autre côté du lac," autrement dit Paris.

L'embarquement eut lieu en novembre 1704.

Outre M. de Bourgmont et sa belle, qui n'était autre que la fille du chef

indien, les passagers se composaient du Sergent Dubois et de plusieurs notabilités sauvages.

L'accueil à Versailles fut des plus fastueux. Le Roi reçut toute l'expédition en son propre cabinet et se montra enchanté de ses sujets rouges qu'il voyait pour la première fois.

Après cet avis du Roi, leur succès à la Cour était assuré. Vêtus d'habits bleus brodés d'or et de chapeaux galonnés, ils devinrent la grande curiosité de la capitale.

La Duchesse d'Orléans offrit en leur honneur dans le Bois de Boulogne une chasse au cerf à la mode indienne pour juger de leur agilité. Ils dansèrent même leurs danses nationales sur la scène de l'Opéra Italien.

Tous ces sauvages se montraient d'ailleurs enchantés de cet accueil et n'apportèrent que quelques restrictions à leur sentiment admiratif: entre autre, ils trouvaient que les dames de la Cour sentaient le crocodile.

L'amie de M. de Bourgmont, sacrée officiellement "Princesse du Missouri", avait été convertie au catholicisme et baptisée en grande pompe à Notre-Dame.

Pour clôturer dignement un tel programme, M. de Bourgmont qui ne désirait pas de sitôt quitter Paris, céda la place au sergent Dubois. Le mariage de ce dernier avec la petite princesse sauvageonna donna lieu à de grandes fêtes. Pour être à la hauteur de cette alliance, Dubois avait été promu capitaine et commandant du Fort d'Orléans.

Au retour de l'expédition, la Nouvelle Orléans ne voulut pas se montrer en reste avec la capitale et les voyageurs traités avec honneur furent escortés jusqu'au Fort.



La Compagnie se montrait aux anges de cette alliance qui consacrait l'entente des Indiens et des Français. Elle devait avoir rapidement l'occasion de déchanter.

Dans l'esprit versatile des sauvages, le souvenir de ce magnifique voyage ne devait pas subsister bien longtemps.

"La délicieuse Princesse du Missouri" revint à ses anciens errements, jusqu'au jour où elle appela enfin son peuple à l'aide, fit massacrer son mari et toute la garnison du Fort et retourna vivre dans son village natal.

La Compagnie se montra, paraît-il, totalement découragée de l'épilogue



de cette histoire romanesque, mais cette aventure, que j'ai recueillie dans l'ouvrage de Régine Hubert-Robert sur l'"Histoire de la Louisiane Française" ne nous dit pas ce que furent les réactions des dames de la Cour à l'annonce de ce massacre.

Elles durent difficilement réaliser que cette délicate petite princesse cuivrée, baptisée et mariée en Notre-Dame de Paris, et qu'elles avaient pu admirer dans le décor enchanteur de Trianon, eut aussi facilement déterré la hache de guerre!

Leur psychologie féminine dut en recevoir un rude coup . . .

II. Nouvelle-Orleans, vieille cite française



LE Français de passage à New Orléans ne manque pas de se trouver surpris de découvrir au milieu d'une trépidante cité moderne, un îlot de calme et de paix où il retrouve avec joie un peu de l'air de son pays natal.

Ce n'est pas par hasard que j'ai employé ici l'expression "au milieu": Jackson Square, encore connu sous son ancienne dénomination de "Place d'Armes" est géographiquement en effet le centre de la ville. Il en est aussi le berceau, car c'est sur son emplacement que de Bienville, en 1718, jeta les fondations de New Orléans.

Quelques rappels historiques s'imposent ici. C'est peu de temps après la découverte de Christophe Colomb, en 1492, qu'un groupe d'aventuriers espagnols, croisant dans le Golfe du Mexique, sous le commandement d'Alvarez de la Pineda, découvrit l'embouchure d'un grand fleuve qu'ils appelèrent le Rio del Spiritu et qui était sans doute l'actuel Mississippi.

L'Espagne un peu plus tard devait réclamer la Louisiane et la Floride, à la suite de l'exploration de Hernando de Soto en 1541.

En 1682, suivant les voyages d'ex-

ploration de Louis Joliet et du Père Marquette, Robert Cavelier de la Salle entreprit l'exploration du Mississippi. Parti de la Rivière Illinois, il descendit le grand fleuve et baptisa alors tout ce vaste territoire qu'il venait de découvrir du nom de "Louisiane" en l'honneur du Roi Louis XIV.

Après la fondation de New Orleans par de Bienville, la cité continua à se développer autour du "Vieux Carré".

La visite du New Orleans romantique commence régulièrement par la "Place d'Armes" où de chaque côté de la Cathédrale St. Louis, se dressent le Cabildo et le Muséum d'Etat (ancien Presbytère).

La cathédrale St. Louis avec sa magnifique envolée de clochers, est l'une des églises les plus connues des Etats-Unis. Elle fut érigée après l'incendie de 1788.

Le Cabildo fut le siège du Gouvernement espagnol, de la Province de Louisiane. Il fut construit par Don Almonester y Roxas, Carondelet étant Gouverneur.

C'est à l'étage inférieur, dans la salle capitulaire, que le 8 avril 1812, les représentants de Napoléon cède-

rent le gouvernement de la Louisiane aux représentants de Thomas Jefferson.

Comme autre curiosité de New Orléans, je citerai encore la maison de Napoléon, que Nicolas Girod fit construire en 1821. Girod se proposait de faire évader l'empereur de Ste. Hélène et achevait les préparatifs de l'expédition que devait commander le pirate Dominique You, l'un des lieutenants de Lafitte, lorsque la nouvelle de la mort de Napoléon parvint à New Orleans.

Comme à-côté sympathique du "Vieux-Carré", il ne faut pas oublier



de mentionner les restaurants, où un plantureux repas français accompagné de quelques vieux flacons vous est servi par des maîtres d'hôtel parlant la plus pure langue de Mistral, avec cette pointe d'ail et de piment qui en fait le charme.

Après une journée vite passée dans cette atmosphère d'autrefois, le retour dans la grande artère de Canal Street semble un voyage dans un monde nouveau!

Robert ROLLAND

illustré par l'auteur

Censure...

Le service de la censure nous communique afin de la publier, une lettre qu'il arrêta. Cette publication doit servir d'avertissement aux cadets français qui continuent malgré toutes les notes de service, à révéler certains détails qui semblent sans importance mais pourraient servir l'ennemi.



Craig Field, le 21 janvier 1945.

Ma Suzanne chérie,

Nous voici arrivés au terme de notre voyage! Je voudrais te décrire avant de passer aux petits détails de ma vie actuelle ce que furent les dix-huit jours de notre traversée sur ce méchant "-----". Comme je te le disais au téléphone la veille de notre départ, nous avons quitté le camp de la ----- vers ----- . Après un rapide repas, des camions nous portèrent jusqu'au port d'----- où nous devions nous embarquer pour faire partie d'un convoi de ----- bateaux. Le lendemain, -----, vers -----, alors que le soleil se levait à peine, notre bateau, bon dernier, levait le cinquantième l'ancre! Petit à petit les côtes d'----- s'estompèrent; on ne distingua bientôt plus que la statue de la Vierge de Santa Cruz. Après avoir dépassé le détroit de ----- nous entrâmes dans l'Atlantique, moins calme que la Méditerranée que nous venions de quitter. Et pendant 18 jours, nous devions être méchamment balancés. Nous étions environ ----- y compris d'autres militaires américains qui rentraient chez eux en permission. Et c'était amusant de voir, à l'heure des repas, alignées sur le pont, les 500 gamelles que par instants un coup de roulis faisait basculer avec un bruit infernal; car les ----- sont des cargos affreux. D'ailleurs nous en avons vu ensemble au cinéma. Te souviens-tu de ce film dont l'action se déroulait à bord de l'un

d'eux dans un convoi sur la Mer du Nord. Pour nous ce fut la même chose. Je crois personnellement que c'est surtout par leur quantité que ces bateaux contribueront au triomphe de l'idéal dont ils portent le nom.

Dix-huit jours passèrent donc, monotones, tous semblables, la seule distraction étant les cartes et les échecs.

Enfin nous arrivâmes en vue des côtes américaines. Nous étions tous à l'avant, nos regards fixés sur la terre. Vers ----- heures, dans le chenal qui nous conduisait au port de -----, c'était à qui apercevrait le premier la Statue de la Liberté. Nous la vîmes enfin, et derrière elle, les fameux gratte-ciel. Mais dois-je te dire que je fus plutôt déçu, tout était tellement gris!

Nous restâmes en rade deux heures environ; j'en profitai pour faire le croquis que je t'envoie ci-joint!

Puis nous accostâmes et à peine débarqués, nous montions dans le train qui devait nous amener dans notre premier camp. Ce train ne ressemblait heureusement en rien à celui qui nous avait transportés de Casablanca à Oran. Nous traversâmes la ville; les gratte-ciel illuminés me firent une meilleure impression. C'était une réconciliation!

Je tombai vite dans le sommeil, car depuis longtemps, je n'avais goûté la mollesse d'un bon matelas, ni senti la fraîcheur de draps blancs. Mais je ne m'attarderai pas sur les détails de ce voyage par chemin de fer. Nous arrivâmes à ----- le lendemain vers ----- heures. C'est là que durant ----- mois nous allons suivre des cours; nous apprendrons entre autre l'anglais que j'espère pouvoir parler assez correctement avant de partir en mars prochain pour ----- où nous commencerons seulement à piloter.

Le ----- détachement nous y précédera. A propos de détachement n'oublies pas de mentionner dans mon adresse, le numéro du mien. Je te le rappelle: XIX. Si tu ne veux pas m'écrire par la Mission, voici l'adresse qu'il faudra que tu mettes: French Cadet X., 19ème dét. French Pool, Craig Field, Selma, Alabama, U. S. A.

Il y a des détails que je ne pourrai te révéler dans mes lettres, car il paraît que la censure est très sévère ici. Quelques indiscretions m'échapperont peut-être. Ne t'étonnes donc pas de trouver des mots, et même des phrases, rayés. A mon retour je t'expliquerai tout!

Mais je ne pense pas qu'il soit défendu de te dire que je suis à ----- car avant mon départ d'Afrique, j'ai lu un numéro de "Match" décrivant la vie d'un élève-pilote en Amérique, avec le nom toutes les bases où il doit passer!

Chérie, je suis obligé de te quitter, car je dois aller à la piqure et je t'assure que ce n'est pas avec plaisir que je m'y rends.

Je t'----- et -----

----- (Censuré par de "Courrier de l'Air").

P.C.C. Sgt. Yves NOVAK

L'Aire... et la chanson

Orchestrés par le Lt. Jacques NOETINGER

(Dessins exécutés par notre camarade pour une fête donnée à Oscoda par les pilotes de P. 47)





MONDANITES

Le métier de journaliste a des exigences étranges: spécialiste des questions d'art populaire et bien décidé à ne point sortir de mon "rayon folklorique," j'ai dû déjà, pour complaire à un lointain directeur, m'intéresser à la politique étrangère et aux questions sociales américaines.

Et ce soir, je dois me muer en chroniqueur mondain.

Car c'est bien écrire une chronique mondaine, que d'écrire une chronique relative à la vie française à Bolling Field.

A peine êtes-vous descendu du train qui, à petites étapes, vous a trimballé, vous et vos ailes toutes neuves, au travers de quatre ou cinq états, que le Lt. Boutière, Commandant d'Armes et maître de cérémonie, s'empare de votre personne.

Non point officiellement, mais adroitement. Il vous coince en un recoin de bureau, derrière une table de mess ou près d'un comptoir et, sans avoir l'air d'y toucher, s'enquiert, courtois et affable: "Au fait. Vous ne faites rien ce soir?"

Encore à demi-provincial et tout naïf, vous répondez bonnement: "Hé . . . non, mon Lieutenant . . ."

Alors c'est parfait, vous irez chez Madame Z . . . Elle sera enchantée de vous recevoir. Il y aura à boire et . . . des jeunes filles!

Pour complaire au Lt., pour goûter aux cocktails et voir les demoiselles, il faut l'avouer, le soir vous frottez vos boutons, enlevez les boules anti-mites des poches de votre uniforme numéro un, conforme à la dernière note numéro 1159834 (révisée), et vous vous en allez présenter vos hommages aux dames et susurrer des douceurs à l'oreille des "Misses" car c'est le printemps . . .

—How long have you been in the U.S.A. . . .?

—Do you like . . . ?

Well . . . !!!

Vous voilà pris dans l'engrenage. Adieu les soirées bourgeoises et pantouflardes dont vous rêviez pour la mise en sacs de vos 60 tubes de pâte à raser, de vos 600 lames de rasoir et de vos pierres à briquet.

Désormais, vous vous devez de sortir chaque soir: il y a les conférences, il y a les bals, il y a les réceptions, il y a les "cinq à sept" . . . il y a les Waves . . . il y a les Marines . . .

Indifféremment vous avalez petits fours et jus d'orange, whiskey, gin et coca-cola.

Vous jitterbuguez et essayez d'appareiller votre style à celui de votre partenaire, tenant compte

que le Français danse avec le corps et l'Américain avec les pieds (?) comme me l'a puissamment expliqué et démontré (?) un sergent bombardier, autour d'un large bol de punch.

A la gêne des débuts succède l'aisance. Vos gestes s'arrondissent et vos manières s'affinent. Vous cessez d'être le gauche invité et retrouvez les petits talents de société qui faisaient votre succès aux soirées de la tante Eugénie.

Vous châtiez votre langage, discutez littérature, musique, poésie et politique.

Vous soignez le pli de votre pantalon et votre raie. Vous parlez moins de vos bombes et de vos roues de nez, de vos mercators et de vos radios-fixes.

Bref . . . vous vous décongestionnez, et c'est là où je voulais en venir. Vous auriez tort de vous plaindre après tout, et il conviendrait plutôt de louer les initiatives mondaines du Lt. Boutière, et de remercier les hôtes et hôtesse qui s'ingénient à meubler vos soirées.

En effet, après de longs mois au coeur des grandes prairies texanes, en cette petite ville par exemple, qu'un écrivain-druggiste local prétend être "la plus grande des petites villes" (pour ne point faire mentir sans doute l'adage qu'aux U.S.A., tout est plus grand qu'ailleurs, même les petites villes . . .), après de longs mois au pays des bayous ou ailleurs, vous n'avez point été sans prendre de mauvais plis. On ne fréquente pas les cow-boys et les cow-girls impunément, et peut-être mettez-vous vos pieds sur la table et posez-vous votre chique sur le dessus de piano, en crachant à trois pas sur le tapis . . . ?

On ne peut pas décemment vous rendre comme cela à votre famille, à vos amis. Il vous faut un bain de civilisation, il faut qu'on vous laisse décanter un tantinet afin que vous puissiez retrouver le vernis, les ronds de jambes et les bonnes façons.

C'est là un des buts cachés de votre séjour à Bolling Field, et croyez-moi, ne cherchez pas d'autres raisons ou d'autres motifs à votre longue attente sur les rives enchantées du Potomac.

L'INVITE DE SERVICE

N.B.—Ce préambule terminé, je me souviens que je devais vous faire le compte rendu des dernières soirées auxquelles j'ai assisté et que je devais vous dire qu'une chorale française y participa, que des amateurs de talent s'y firent applaudir, qu'il y avait un tas de gens sympathiques, des artistes célèbres et des vedettes de la politique, que le Sgt. Houel présenta à tout venant son ami Mr. Gene Kelly. . . . qu'un sénateur m'invita à déjeuner. . . .

Mais bah . . . puisque vous aussi vous y viendrez, à Bolling. . . .

Aspirant CHARTOIS



Le Reve . . .

*En attendant
les galions . . .*



La Realite



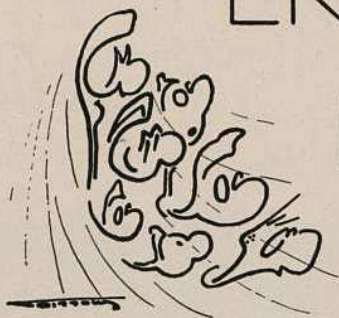
Répétition de la chorale

**BOLLING
FIELD**



L'oeil du maître

EN PARLANT de BOLLING FIELD



Dépeindre la vie d'un détachement français sur une base américaine n'offre aucune difficulté si l'on veut bien se soumettre à certaine règle en usage dans l'industrie de la soie. Bouillir la vie dans le cocon, formoliser le papillon, fabriquer du vivant avec de l'inerte, c'est idéaliser le cadavre, l'imprégner d'un symbolisme plus vaste et plus profond que la vie même. Qui me fera grief d'embaumer Bolling Field à l'encre Watermann?

Non, non et non, l'enveloppe terrestre du sous-officier de semaine n'inspirera jamais ma plume non plus que la trogne fleurie de Pitou. Les

dans le même sens, que l'heure était aux essors lyriques, aux meilleurs comme aux pires. En conscience et tout bien pesé, battu, rebattu, débattu, j'entrai dans mon repos.

Le lendemain dans l'après-midi, cette coquille de chanson me revint, in-

font rage de Pierre à Paul et de Paul à Joseph; on trépigne, on supplie, on jure le Saint Nom de Dieu successivement et sans succès en arabe, anglais, espagnol, gascon et auvergnat; autant ferait d'enseigner le latin à un iguanodon, toutes proportions gardées. Malgré tout, le vacarme et les blasphèmes rassurent le sergent sur le fonctionnement du tournebroche hiérarchique, "instrument de haute précision," si bien qu'il se garde de troubler nos ébats et si, d'aventure, il hasarde sa personne et ses lunettes dans la bagarre, un ballon raidement



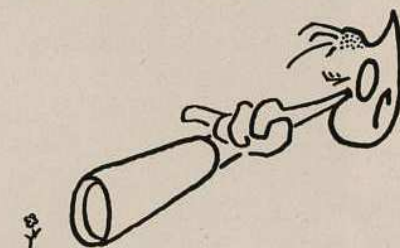
passions, les haines, le devoir mesquin, la noblesse de l'âme et la phosphorescence des cerveaux, voilà notre pain bénit et la moelle. . . . Mais écoute, mon frère, l'appel subtil qui monte de ces lieux.

"Bolling Field . . . (ter), morne plaine Comme une onde qui bout dans une urne pleine

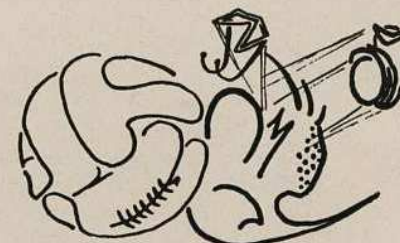
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,

Anacostia, le Potomac et Mount Vernon . . ." etc.

Ainsi chantait un aède en tenue G.I., dimanche, 8 octobre, 3 heures du matin. A ces mots je connus que les quatre vents de l'esprit soufflaient

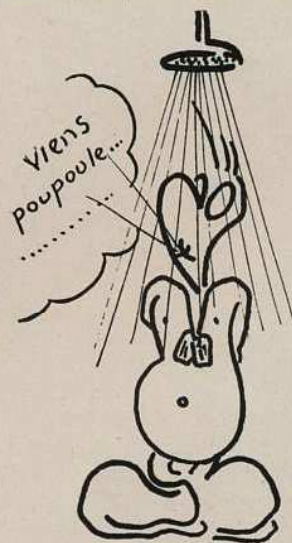


sidieuse et croissante, insinuant ses ondes au plus obtus de mon inconscient. Ma parole, les oreilles m'en bruissaient comme une coquille Saint Jacques en mal de mer. Eh bien quoi? Pas morne du tout, Bolling Field, quand le soleil du Bon Dieu ricoche sur le fleuve et lave un crépis neuf sur les hangars. D'accord, un cirque, et même un drôle de cirque. Cela claqué du fouet, cela grince des dents, cela dévore de la patience mal cuite faute de mieux. Bref un roncier de drames, d'appétits contrariés, de fureurs impuissantes. Il y pousse



des fleurs mais il faut la lunette du Commandant d'Armes pour les distinguer et les cueillir. Gare aux épines!

La P.T., ou physical training, comme singe, linge, métinge (voir le Sgt. Chef RABOUSKI de l'Académie Vernot), ce n'est jamais que deux lettres et rien de plus; les moniteurs



ajusté l'en vient dissuader promptement. Pan, dans les vitres!!! Bref la bonne moitié se repose et la pire ne fait rien; le reste s'attaque aux records, lesquels se moquent bien d'être battus comme l'enclume de la fable.

En fin de compte de patience et de longueur de temps, de force et de rage, la matinée glisse doucement sur les dix heures comme un escargot sur sa lave; c'est alors qu'il fait bon "traînailler" aux douches, savonner, asperger, regratter une sueur fictive. Un tel qui bedonne se hâte de recouvrer son prestige avec ses braies, tel

autre arrondit la jambe et siffle: "Viens Poupoule . . ." qu'on n'a pas vue de la matinée.

Le rassemblement s'opère en un clin d'oeil si le sergent de semaine a le bon esprit de le payer de son prix, c'est-à-dire par des menaces non déguisées d'assommer sur place les retardataires avec commencement d'exécution. Il s'en suit nécessairement des haines solides accompagnées de vagues promesses d'endommager la tête de quelqu'un à la prochaine occasion, toujours à la prochaine.

—Alors, on y va à ce ciné, vieille noix? Si c'est pas malheureux une pagaie pareille—gémît le sergent SANTIAGO qui par miracle n'est pas à dormir dans quelque repaire (entre nous, le grenier). Il va sans dire que cet excellent sous-officier cause à lui seul plus d'embrouillamini que cinq cents diables égarés dans un tabernacle.

—Et puis on y va, où?

—Mais au ciné, parbleu!!

"Un deux, Up, two, Hue dia."
Moi je n'y vais pas.



Dis-moi Seigneur, quelle lèpre ronge ces enfants, quel mal d'enfer possède et confond en misère commune, aspirants et soldats, pilotes et mitrailleurs de queue? C'est le dol de pécune, le gousset plat qui réduit un chrétien à boire de l'eau.

Il n'en meurt aucun, mais tous en sont frappés; ce benêt que tu vois courant à perdre haleine à l'heure

grise de la P.T. est-ce la flamme du Marathon qui le fascine? Non, mais il noie sa détresse dans le sueur abrutissante d'un "cross country"; Ce pilote industriel qui vend du saucisson, ce radio éperdu qui bat la coulpe d'un piano paralytique, ces trois escogriffes qui déambulent en s'empruntant mutuellement du tabac, tous attendent les galions dans le calme plat du dénuement.

Jamais le ciel ne parut si lointain, le jour plus vide et plus fade à cette jeunesse nourrie dans le fracas des H.P., le fumet des octaves et l'ivresse des audaces défendues.

Ils grandiront. Ils ont grandi. Le poussin est devenu coq; on le mue en chapon et "les dindons vont en troupe."

"Partir, partir c'est mourir un peu."
Eh bien, mourons que diantre!

Sgt. EYCHENNE

Illustre par Boissout

CHRONIQUE MEDICALE

Lutte contre un nouveau fleau

par le Docteur Boogie F. Woogie

Comme la peste au Moyen Age, une nouvelle épidémie sévit au XXème siècle sur le continent américain: "le Jitterbug."

Attaquant indifféremment les personnes des deux sexes, cette maladie se manifeste vers l'âge de 20 ans, par des crises hebdomadaires provoquant des spasmes dont le synchronisme se manifeste collectivement. On a même constaté que l'âge canonique ne donne aucune auto-défense contre ce fléau.

En Amérique, le "Jitterbug" se développe suivant des lois inflexibles: il rôde le samedi soir aux alentours de lieux d'infection connus vulgairement sous le nom de "night clubs" et sa virulence se trouve rapidement accrue dans un bouillon de culture appelé "whiskey."

Les autorités américaines, réagissant violemment, ont appliqué un antidote efficace mais temporaire appelé "tour de drapeau" qui, pris à la nuit tombante, neutralise le développement de cette maladie, mais laisse le sujet dans un état d'abattement préjudiciable aux semelles de ses chaussures.

La France, toujours en tête du progrès, a résolu ce problème d'une façon radicale. D'avidés chercheurs ayant noté que le phénomène se manifestait au son d'un instrument cuivreux appelé trompette, on entreprit une ardente campagne au cours de laquelle chacun put échanger un kilogramme de ce métal non ferreux contre un litre de l'antidote le plus puissant connu à ce jour: le Pinard. Feinte remarquable qui eut un succès sans pareil et l'on vit bientôt s'amonceler de vieilles trompettes parmi d'autres objets sans intérêt, ce qui amena la raréfaction de ces instruments à vent, mais provoqua une réaction organique appelée cirrhose du foie. Double succès qui ne laissa aux savants qu'à guérir la cirrhose par une saturation: procédé "dive bouteille."

Ainsi la Science ne perd pas ses "doigts" et maintenant tourne héroïquement ses yeux sur un nouveau phénomène: "le Barbecue-gravy."

Qu'elle soit bénie au nom de l'humanité pour son inlassable dévouement.

A suivre le mois prochain avec "Dans les Vignes du Seigneur."

P. C. C. Yves GAUCI



Prise d'armes à Rouffach



Le Général Pastech reçoit la plaque de Grand Officier de la Légion d'Honneur



"Il est né sur les bords du Rhin"
Ressuscité dans le maquis, le 152^{ème}
reçoit son drapeau à Colmar

... "C'est la route de l'effort qui mène à la grandeur."

Du Rhin nous ferons une route française, Ce sera là le symbole, le signe et l'obligation de la victoire, cette fois durable, et de la grandeur retrouvée ... "

Général de Gaulle à Strasbourg.



LE GENERAL

rend visite à



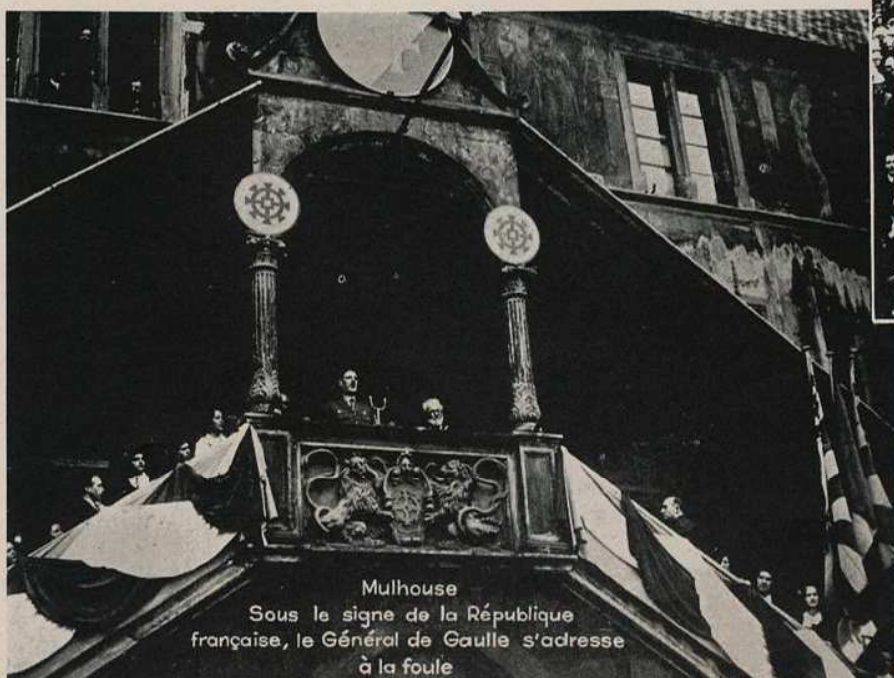
Le Général Delattre de Tassigny reçoit la plaque de Grand Croix de la Légion d'Honneur



Le Général de Gaulle à Saverne

DE GAULLE

l'Alsace libérée



Mulhouse
Sous le signe de la République française, le Général de Gaulle s'adresse à la foule



Mulhouse

... "Vous êtes la France avec son Armée
... Par vous, aujourd'hui, la Mère Patrie
reçoit dans ses bras et embrasse tendrement
son enfant fidèle qui lui est toujours et plus
que jamais uni: l'Alsace."

Allocution de Mgr. Ruch, Evêque de Strasbourg.

Lettre ouverte à une Américaine

Ma chère Dottie,

Vous avez une manière de poser les questions! For goodness sake, ne soyez pas si directe ou alors, prévenez! Me demander ainsi, à brûle-pourpoint: "Quelles sont vos impressions des U.S.A.?" Chacun sait, en France, que l'Amérique est le pays des boxeurs. Mais vous avez une manière bien à vous de décocher des "swings" imprévisibles qui m'a laissé rêveur pour un temps. J'ai récupéré depuis et je crois être en mesure de répondre un peu, à une si vaste question.

Quand j'ai débarqué aux Etats-Unis, j'avais dans ma valise et mes poches quelques menues choses: une curiosité qui s'est, depuis, confirmée insatiable, quelques dollars qui se sont révélés pour le moins utiles et une connaissance de votre langue qui s'est vite montrée médiocre. Armé de ces petits avantages, j'ai bavardé avec "ma première jeune fille américaine."

Elle était devant le comptoir d'un "drugstore" avalant sans conviction et à petites cuillerées, un ice-cream, où se fondaient tendrement toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Et elle portait des pantalons masculins avec une grâce toute féminine: elle tirait l'étoffe aux genoux pour s'asseoir, d'une pichenette faisait sauter un grain de poussière, glissait dans sa poche, pour en tirer un paquet de "Chesterfield," une main menue aux ongles carminés. Je m'approchai avec réserve pour lui expliquer ma curiosité, mon désir de connaître l'Amérique, mon manque total d'expérience quant aux usages américains, etc... Enfin, vous imaginez parfaitement les phrases compliquées que j'avais préparées. Elle me toisa avec étonnement, me gratifia d'un "hello" absolument inattendu et me demanda si j'étais Russe... J'étais un peu interdit; on le serait à moins. Et de suite sur un ton si libre, si camarade qu'il en devenait masculin, elle me raconta un tas de choses auxquelles je ne pus comprendre un traître mot.

En somme, elle me semblait jouer à "être un Monsieur." J'ai su, depuis, et très vite, qu'elle était, au contraire, très satisfaite d'appartenir au "sexe fort" américain, cette foule de jeunes filles charmantes qui sont des souveraines contestées régnant sur une cour gigantesque de "boys." Et je me suis très vite expliqué pourquoi elle "porte la culotte."

Ne souriez pas et n'allez pas penser que j'aie déduit de cette première rencontre que toutes les américaines "portent la culotte." Je connais la différence entre le sens figuré et le sens propre. Ce qui me permet de généraliser.

Et puis, j'ai bu du Coca-Cola. Vous avouerez que si un Français normal s'étonne de déguster un ice-cream dans une pharmacie, il ne s'étonne nullement d'y trouver du Coca-Cola?

J'ai aussi été au "barber-shop." Je n'ai jamais eu le pied marin et j'avais bien du mal à me raser sur ce bateau instable, entre deux accès affreux de mal de mer. J'ai donc pensé, le dernier jour de la traversée, qu'il serait infiniment plus agréable

de me faire raser par un coiffeur. Dieu! que je connaissais mal l'Amérique!

Je me suis assis sur un fauteuil tout nickelé en serrant les mâchoires: c'est mon réflexe naturel quand je suis en présence d'un objet qui me rappelle le dentiste. Qu'avais-je fait? Le barbier très grand et très fort, m'a saisi aux épaules sans aménité, m'a couché sur la machine qui s'est allongée d'un mouvement silencieux et menaçant. Serviettes chaudes, dirai-je brûlantes. Crème qui doit être utile mais dont je n'ai pu pénétrer encore l'humble et fugitive fonction. Autre serviette chaude, je dis bien: chaude. Puis, enfin, quelque chose de vraiment familier: de la crème à raser. J'ai eu alors l'impression que l'homme à blouse de chirurgien et à visière de joueur de tennis, m'avait oublié. Notez que je ne pouvais tourner la tête tant j'avais de mousse sur le menton! Tout arrive; le figaro ayant employé son rasoir, je pensai, ô naïf garçon du Vieux Monde, que j'allais pouvoir enfin partir!

L'homme n'avait toujours pas dit un mot et je crois que s'il avait compris que je voulais me débarrasser de mon "five o'clock shadow," c'était plus grâce aux gestes que j'avais fait, que grâce aux quelques mots d'anglais que j'avais bredouillés. Peut-être après tout, était-ce simplement parce que, dans ce pays des hommes rasés, ma barbe était une provocation directe à l'égard de l'Américain moyen.

Soudain, très vite, comme une mitrailleuse parlant du nez, l'homme émit quelques sons que je jugeais être de l'anglais. Je répondis "sure" avec cet accent un peu traînant que j'avais déjà remarqué et que je jugeais faire très américain. O, vanité, que de fautes on commet en ton nom!

Le barbier s'est précipité sur moi comme Deglane sur Dan Koloff. Il m'a saisi le nez, écarté les oreilles, pincé la peau, enduit de crème, éventé, essuyé, échaudé, trituré, ré-enduit de crème, ré-éventé, essuyé enfin, le tout à la cadence d'une riveteuse automatique. Puis, redevenu calme, il m'a promené sur le visage une sorte de petite boîte lisse comme un savon de toilette et pleine de tremblements. Ma mâchoire claquait, mes joues tressautaient; dans la glace, en face, je voyais danser toute la boutique au rythme frénétique de la petite boîte chantante.

Il paraît que j'avais été massé. L'arrêt de la petite boîte marqua d'ailleurs l'arrêt de mon supplice. Cela ne m'a coûté que \$2.40, juste cent vingt francs. Mais cela m'a appris d'abord qu'il ne faut pas oublier que le dollar vaut 50 francs, ensuite que si l'Amérique est le pays du rasoir mécanique, c'est que les Américains connaissent leurs "barber shops," enfin que le coiffeur, fut-il une jolie femme, il ne faut jamais lui répondre oui.

J'étais donc enfin rasé et je pouvais me promener dans Savannah en toute quiétude. Oh! beaucoup de choses n'étaient pas absolument nou-

velles! Que voulez-vous, j'allais au cinéma en France! Et cet employé entrevu dans l'ombre d'un guichet de poste ressemblait à tous les employés de bureaux de poste des films américains avec cette visière bleue, décidément "standard," et sa chemise, sans veste. L'agent du coin de la rue, c'était justement celui qui fusillait à bout portant James Cagney au 32ème étage d'un building assiégé. Ce digne pasteur, à collet noir, c'est celui que j'ai vu marier sans paraître surpris James Stewart, un peu émêché, à Claudette Colbert, délicieusement inconsciente, à trois heures du matin, dans un chalet isolé. J'avais une curieuse impression de déjà-vu mais de mal-vu—un peu comme si j'avais contemplé l'Amérique dans un album de photographies et que, soudain, le tout s'animant, je trouve la vie au lieu d'images figées.

Quand je repris le train, le soir, j'avais mal à la tête. J'avais vu trop de choses, mangé trop d'ice-creams, entendu trop de klaxons d'autos, frôlé trop de belles filles pleines de santé et de vie, trop pleines de rires. Evidemment, je n'avais vu qu'une ville. Mais, dans cette ville j'avais vu les trois-quarts de l'Amérique. Car l'Amérique se ressemble d'un bout à l'autre du Continent. Étonnez-vous, après cela, que je me sois senti submergé par un flot trop tumultueux de choses nouvelles.

Vous souriez, ma chère Dottie, parce que moi, du Vieux Monde, j'ai été un peu étonné, dans le sens latin du mot, par le Nouveau. Vous, Américaine, qui pourtant connaissez déjà très bien le français, vous seriez étonnée aussi, par le Vieux Monde.

Car, si j'ai retrouvé dans votre pays le "porter" nègre des sleepings, le policeman, l'employé à

visière de celluloïd, le pasteur, que j'ai connus au cinéma, vous, vous ne trouverez pas chez nous à chaque coin de rue, la soubrette facile, le vieux Monsieur à haut-de-forme et à barbe en éventail, le jeune homme à moustache fournie, le bon bougre expansif, bavard et bouffon, qui jouent les utilités dans vos films. Nous sommes vieux et n'avons pas encore compris tous les avantages de la standardisation. Peut-être après tout y viendrons-nous aussi et peut-être un jour Lyon ressemblera-t-il à Angers. Vous avouerez-vous que je me complais à en douter!

Et vous avouerez-vous aussi que j'aimerais follement connaître les impressions d'une Américaine passant à Angers, sur ses vieux ponts de pierres rongées, dans ses petites rues mortes et mal pavées qui se rendent toutes, comme de vieilles filles pétrées d'habitudes, à la cathédrale sculptée par des hommes et retouchée par les ans. J'aimerais vous voir assistant au concert du dimanche sous le kiosque à musique ou perdue dans le calme d'une petite place deux fois moins spacieuse qu'un "drug-store" moyen.

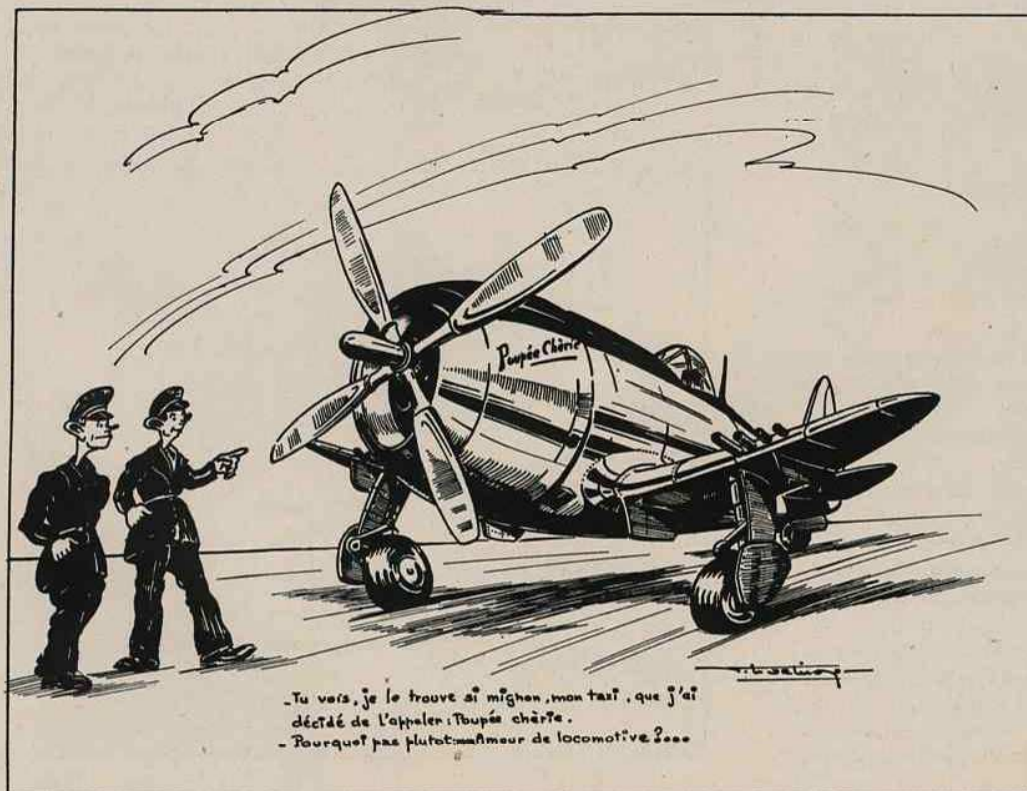
J'ai pour votre Patrie beaucoup d'admiration parce qu'elle a su profiter de sa grandeur, parce que les Américains ont su dans un grand pays être un grand peuple, maîtriser la matière trop abondante qui eut pu les étouffer.

Et pourquoi ne pas avouer—puisque je suis Français, donc "léger en esprit", comme dit Péguy—que si j'aime l'Amérique c'est un peu parce que vous êtes charmante?

Sincèrement,

Aspirant Robert H. Comercon

Dodge City, Mars 1945



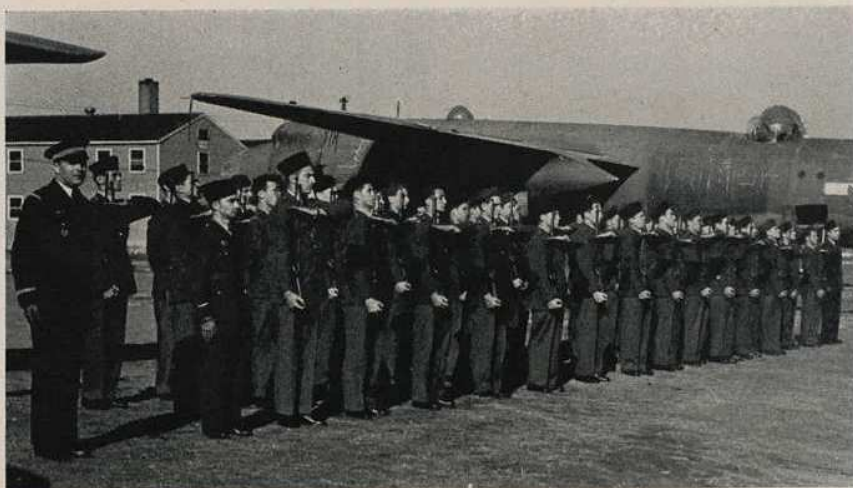
O
S
C
O
D
A

SALUT AUX COULEURS

Chaque détachement français a maintenant son drapeau. A Orangeburg et à Craig Field, deux bases importantes, il flottait depuis longtemps côte à côte avec le drapeau étoilé. Depuis longtemps, à la place d'honneur, on pouvait voir au sommet de leurs mâts jumeaux, les deux étendards claquant à l'unisson, mariant dans le ciel leurs couleurs éclatantes comme un frémissant symbole de l'amitié franco-américaine.

C'est le 9 mars qu'à Lowry Field, nos couleurs ont été solennellement hissées pour la première fois.

Un mât de 12 mètres avait été érigé sur un bloc de béton, au milieu du



que jouait la Marseillaise suivie du Star Spangled Banner, les Sergents-Chefs Raffin et Henry, de l'encadrement, hissaient les drapeaux américains et français au haut du mât.

Au cours de cette prise d'armes, le Col. Patrick décora plusieurs officiers américains sur le front des troupes, le détachement français rendant les honneurs.

Un défilé impeccable clôtura la cérémonie.

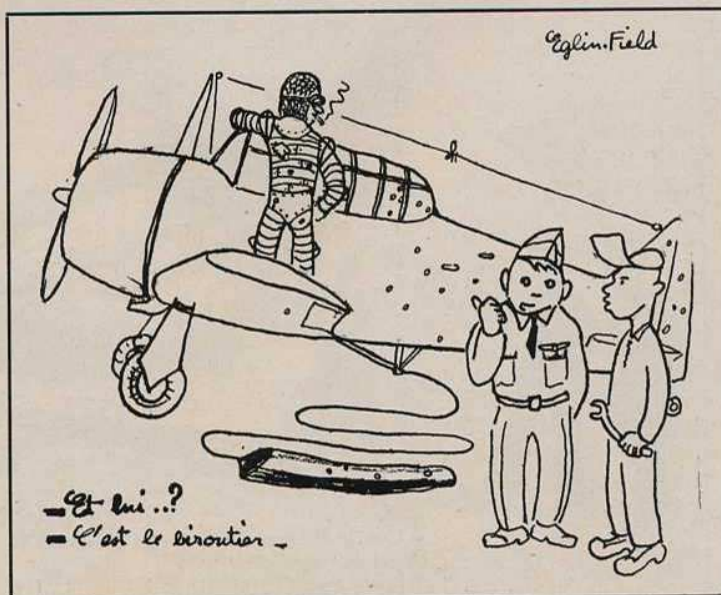
A Lowry Field, sur un sol ami, les élèves-mitrailleurs français ont

trouvé tout le réconfort que des exilés peuvent attendre de la chaude camaraderie et de la délicate hospitalité américaines. L'emblème national qu'ils voient maintenant flotter au seuil de leur Ecole, leur apporte un encouragement nouveau. Ce carré d'étamine tricolore, image de la Patrie lointaine, les remplit de fierté; il les rapproche de la France, veille sur leurs travaux et leurs jeux, il adoucit leurs déceptions et rappelle à chacun ses obligations de Français, ici, et les devoirs qui l'attendent là-bas. . . .

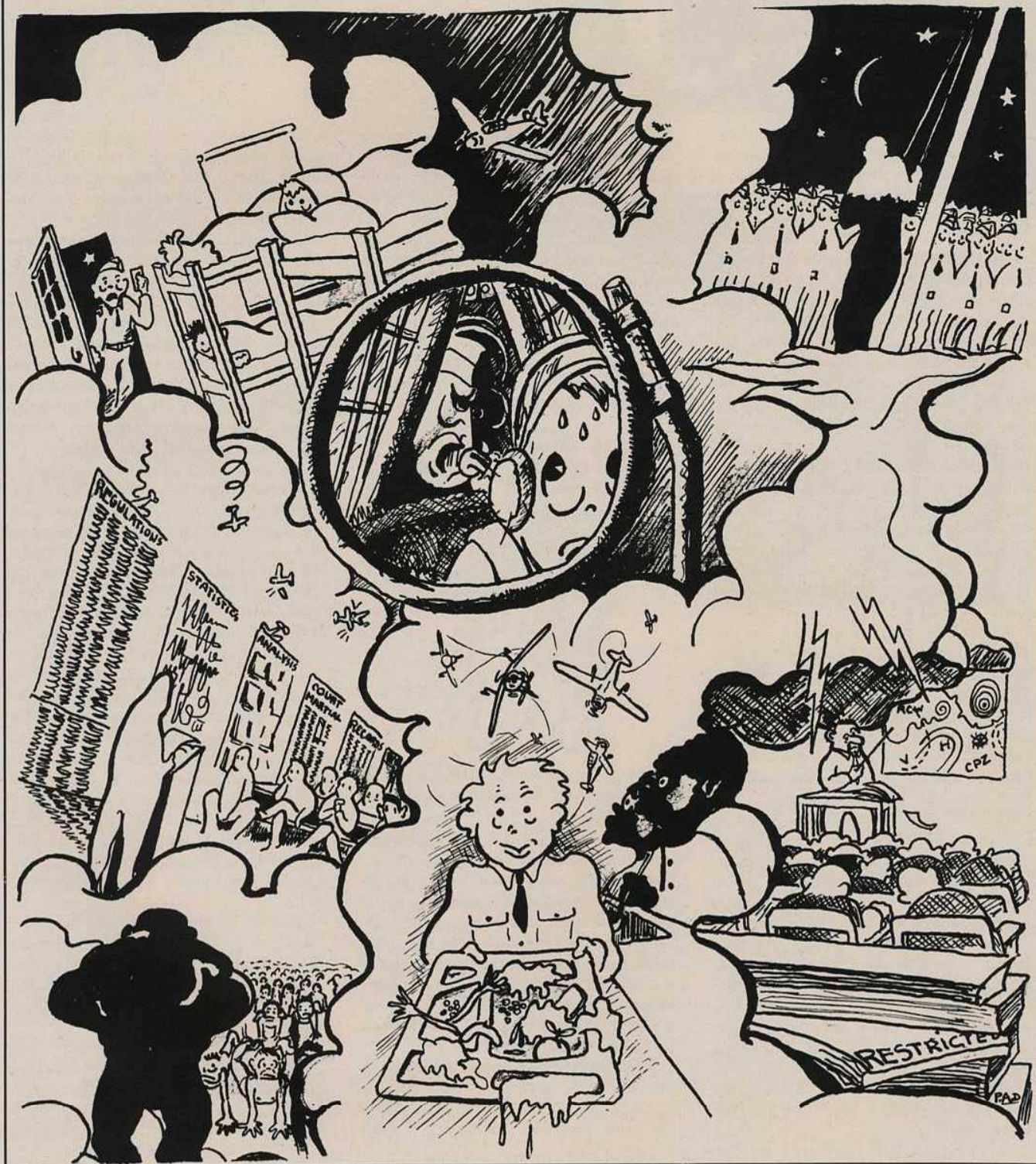
terre-plein, devant l'Ecole française. C'est là que la cérémonie eut lieu, en la présence du Colonel John B. Patrick, Commandant la base et des officiers de son Etat-Major.

A 9h. du matin les détachements français en armes, tenue de sortie, se formaient face à l'Ecole. A droite, la musique de Buckley Field et à gauche une compagnie de l'A.A.F. fermaient le rectangle.

A 9h. 15, le Col. Patrick passait en revue le French Air Force Squadron qui lui était présenté par le Lt. De-larue, Commandant d'Armes. Puis, minute émouvante, tandis que la musi-



FIELD



par l'E.A.R. DUFETEL—Oscoda



EVASION

par le Lt. MOREL

illustré par l'E.A.R. DUFETEL

(Récit d'une évasion de France, réussie par un officier aviateur français accompagné de trois pilotes américains de "Flying Fortress" et d'un pilote écossais de "Wellington.")

C'est à Paris, dans l'après-midi du 14 juillet 1943, que Jacques me confia ma mission: convoyer de Paris à Barcelone trois pilotes américains et un pilote anglais et rejoindre les Forces Aériennes Françaises en Afrique du Nord, via le Portugal.

Le lendemain, vers 18 h., dans un jardin public, je prenais en compte mes 4 "colis." Ce fut rapide. Jacques nous serra la main en évoquant, selon la tradition, l'âme de Cambronne, et je donnai le signal du départ, un peu inquiet toutefois, à la pensée qu'aucun de mes phénomènes n'était capable d'articuler un traître mot de français. Il me faudrait donc discrètement faire l'interprète et veiller sérieusement au grain.

Peu après notre sortie du jardin, Jacques me rattrapa pour me dire que nous étions "filés" par un homme vêtu de gris, fumant la pipe: l'affaire se présentait mal. Je décidai pourtant de tenter la chance: "Audaces fortuna juvat." Mais il me sembla dès lors que chaque personne rencontrée était un policier déguisé. Mes "touristes" eux, n'avaient pas compris l'entretien et ne soupçonnaient pas le danger qui nous menaçait. D'ailleurs, que je vous les présente tels que je les ai connus: les trois Américains, Alan, Edward et Tommy, ce dernier, de beaucoup le plus jeune, un vrai gamin. Pilotes de Flying Fortress, ils avaient été abattus, de jour, au-dessus de la France. Le quatrième, Jo, était un Ecossais, que j'avais baptisé "Wellington," du nom de l'avion qu'il pilotait, lorsque la chasse de nuit ennemie l'intercepta au retour d'un raid sur les usines Skoda en Tchécoslovaquie.

Tous quatre avaient dû sauter en parachute et Tommy avait encore le genou douloureusement enflé à la suite de son atterrissage malencontreux contre un mur de ferme. Recueillis, nourris, soignés, habillés par les Français, ils venaient, pendant quinze jours, de vivre cachés chez des braves gens échappant aux recherches des Allemands, grâce aux courageuses astuces de leurs protecteurs du moment. De fil en aiguille, Jacques avait fini par les dénicher dans les villages où ils étaient "camouflés" et



les avait "montés" à Paris, en attendant que je les réceptionne.

J'eus beau regarder, je n'apercevais plus l'individu qui nous filait. N'importe, j'étais décidé à risquer la partie et à prendre un train de nuit bondé qui devait nous conduire vers la frontière franco-espagnole. Mes boys, dès qu'une difficulté surgissait, se tournaient vers moi et silencieusement m'interrogeaient, cherchant à comprendre cette langue qui leur était totalement étrangère.

Premier incident: au moment de passer sur le quai de départ, Tommy fut pris à partie par un contrôleur des chemins de fer, car l'étourdi avait

voulu passer sans ticket. Dans la cohue des voyageurs qui nous entouraient, j'eus juste le temps d'éviter une discussion et de lui acheter un nouveau billet.

Le train s'ébranla; notre prochaine épreuve devait être le passage de la ligne de démarcation à Vierzon. Là encore, Tommy faillit nous faire prendre. N'eut-il pas l'audace de tendre, une deuxième fois, sa fausse carte d'identité au douanier allemand qui ne la lui avait pas demandée. Mais je réussis à détourner l'attention du gabelou dont la vigilance n'était pas, heureusement, sans défaut.

* * *

Le 16 juillet 1943, à midi, dans une petite ville du département de l'Ariège, nous quittions le train après une nuit presque blanche. Paquito (c'est le contrebandier espagnol qui devait nous faire passer la frontière) nous attendait à la sortie de la gare.

Nous passâmes le reste de la journée abrités dans un bois et au soir, nous nous enfonçâmes dans l'obscurité, cap au sud, aidés dans nos pérégrinations nocturnes par une lune complice. Paquito, armé (souvenir de la guerre d'Espagne) d'un fusil-mitrailleur dont il était très fier, ouvrait la marche, suivi de mes boys. Je restai à l'arrière-garde avec Viviella, un autre contrebandier qui lui, n'avait pour armement qu'une méchante mitraillette et un solide cou-telas.

Peu après notre départ, le genou de Tommy commença à le tourmenter. Les massages que je fis au pauvre garçon le soulagèrent mais ces haltes forcées nous firent perdre un temps précieux.

A l'aube, nous atteignîmes une ferme isolée dans la montagne, habitée par les parents de Viviella. Là, cachés tout le jour, nous prîmes quelque repos. On nous offrit un peu de soupe

et des patates, maigre repas, le seul jusqu'au lendemain. O! Espagnols de Miranda, d'Ebro, de Figueras, de Lérida et d'ailleurs, nous n'avons pas oublié les tortures de la faim que nous avons endurées dans votre pays.

Vers le soir nous reprenions notre route vers le sud, grognant, sacrant et toujours tenaillés par notre éternelle fringale. Au cours de la nuit, nous devions passer la frontière à 2400 mètres d'altitude, coin malsain où il n'aurait pas fallu traîner. Cette frontière devait théoriquement nous mettre à l'abri des Allemands mais non pas, hélas, de la police espagnole.

Un peu avant de passer la crête qui marque la limite des deux pays, l'infortuné Edward qui était déjà tombé à l'eau au passage d'un torrent, fit un faux pas et dévala de quelques mètres sur les rochers en endommageant quelque peu la partie la plus charnue de son individu. Alan, le plus impatient de la bande, "rouspétait" comme à l'ordinaire. Tommy, abruti par la douleur, avançait silencieusement comme un automate. Quant à Wellington, il trébuchait sur les blocs de pierre qui encombraient notre route, sans se départir d'un flegme très écossais.

Ce parcours de haute montagne fut des plus pénibles et malgré les admonestations de Viviella qui, dans son curieux sabir ne cessait de répéter: "Y faut marchir. Y faut marchir," la colonne s'étirait misérablement.

Enfin, la frontière fut franchie. Encore quelques heures d'une promenade d'aveugles, ponctuée de chutes fréquentes et nous pûmes nous étendre sur la paille d'une porcherie abandonnée.

Ce supplice dura dix nuits. Dix soirs consécutifs, il fallut marcher du crépuscule à l'aube, l'estomac vide, à la suite de ces deux contrebandiers qui, pendant que nous restions cachés, faisaient de bons repas dans les fermes des environs mais ne nous rapportaient jamais que les miettes de leurs festins, "un poquito de comida... muy poquito..."

Les Pyrénées passées, le relief s'adoucit mais nos deux impitoyables cicerones en profitèrent pour activer l'allure. Le dernier jour, Alan épuisé, s'inquiétait constamment de l'heure à laquelle nous atteindrions Barcelone. Je n'étais pas moi-même très rassuré car nos deux navigateurs nous avaient déjà égarés une nuit pendant plus de quatre heures.

L'étape finale fut la plus épuisante!

Viviella avait juré une fois de plus, mais cette fois avec beaucoup plus de solennité, que ce serait la dernière. Nous partîmes avec un vague espoir, vers 17 heures, et sans arrêt, nous allâmes à un train d'enfer jusqu'au lendemain matin, six heures. Une randonnée de 13 heures!... Fourbus, sales, affamés, nous pressentions cependant que nous étions tout près de Barcelone et l'on n'eut plus besoin d'encourager mes compagnons. Dans une modeste maison isolée, Paquito et Viviella confièrent leurs armes à des mains amies. Quelques instants plus tard, nous roulions vers Barcelone, dans un petit train de banlieue. Avec nos vêtements déchirés, rapiécés, nos chaussures éculées, nos joues creuses et nos barbes vieilles de plusieurs

Allions-nous donc être refoulés dans la rue comme des parias? Je parlerais, mêlant dans mon impatience l'anglais, le français et l'espagnol. Mes compagnons d'infortune attendaient, impuissants, la fin de cette discussion. Le cerbère se décida enfin à téléphoner et la porte s'ouvrit. Nous nous écroulâmes sur le parquet de la salle d'attente, enfoncés dans le sommeil à peine à terre....

Ainsi, partis de Paris le 15 juillet 1943, en dix jours seulement, nous avions effectué clandestinement le trajet Paris-Barcelone, franchi à pied plus de 400 kms., la nuit, dans des montagnes hostiles, n'absorbant pour nous soutenir qu'un seul et bien maigre repas quotidien.

Mon convoi était terminé. A



jours, nous pouvions sincèrement espérer qu'on nous prendrait pour de pauvres journaliers agricoles espagnols.

Enfin, nous arrivâmes dans la capitale catalane. Il était temps. Nous ne pouvions plus avancer, nos jambes étaient raides et nous faisions terriblement mal après cet effort de 13 heures. Nos pieds, couverts d'ampoules vieilles de plusieurs jours, saignaient. Nous dûmes pourtant marcher encore, nous traîner. La Terre Promise était-elle donc inaccessible? Nous aperçûmes enfin l'immeuble, but de notre voyage, avant l'entrée duquel Paquito et Viviella nous quittèrent discrètement.

Nous grimpâmes les quatre marches, frappâmes à la porte. Hélas! c'était dimanche. "Personne n'est là," nous dit le portier espagnol, et il était si tôt, à peine 7 h. 30. ...

mon réveil, je saluai nos nouveaux amis, très aimables, et leur passai en compte les quatre pilotes.

Il ne me restait plus maintenant qu'à accomplir la dernière partie de ma mission: rejoindre l'Afrique du Nord.

Pensant que je n'avais pas suffisamment le type espagnol, par un excès de précaution, on me teignit les cheveux en noir ébène (c'est une charmante jeune fille qui fit l'opération) et "on" me retaila la moustache. Ainsi maquillé, je gagnai Saragosse, Valladolid et Léon par le train et, après trois nuits de marche, je passais la frontière hispano-portugaise sans encombre. De là, ce ne fut plus qu'un jeu de me rendre à Lisbonne, avant-dernière étape de mon voyage vers l'A.F.N., où j'arrivai le 11 août 1943, 27 jours après avoir quitté Paris.

LE PRIX

*Gloire à notre France éternelle
Gloire à ceux qui sont morts pour elle . . .*

Tombés pour la France en service aérien commandé, durant le mois de mars 1945 :

Aspirant VIEILLARD Roland, Pilote à DODGE CITY, le 3 mars 1945.
Lieutenant LEBARGY Paul, Elève Pilote, à ORANGEBURG, le 6 mars 1945.
Sergent OULES Marcel, Pilote, à OSCODA, le 26 mars 1945.
S/Lieutenant LAZAREVITCH Serge, Pilote, à OSCODA, le 30 mars 1945.

A MARCEL OULES, MORT POUR LA FRANCE

Nous avions décollé à trois P. 47.

En gagnant de l'altitude, nos avions s'étaient mis à briller dans les premiers rayons du soleil levant. Au-dessus de la cible, tour à tour, nous avions doucement balancé les ailes avant de piquer sur l'objectif et puis nous nous étions regroupés après la ressource. Au deuxième passage, le moniteur nous avait donné un conseil pour le dernier piqué. Nous avons simplement répondu "Roger," le petit mot qui signifie "Compris." "Roger" a été votre ultime message, Oules. Ces deux syllabes font partie de notre vocabulaire et de notre discipline de l'air, de cette discipline que vous respectiez dans le ciel comme au sol et qui vous avait fait estimer de vos chefs. Mais cette fois vous n'avez pas rejoint . . .

Notre radio vous a vainement appelé et nous avons fouillé le ciel sans vous trouver.

Alors, avec angoisse, nous sommes descendus, plus près de la terre, vous chercher au sol . . . Une colonne de fumée s'élevait au milieu des bois.

Et je me suis cabré devant l'évidence.

En décrivant de larges cercles à 1.500 pieds autour du lieu de votre sacrifice, j'ai monté la garde sans pouvoir me résoudre à croire.

Oules, vous nous avez quitté en plein ciel. Pour moi, vous continuez votre mission.

Vous aviez été, à Craig, mon élève. Vous ne

pouviez savoir l'estime, qu'en silence, je vous portais car avec une simplicité muette vous donniez toujours votre maximum.

Au début vous aviez eu du mal à vous adapter à l'AT.6, mais je ne vous ai jamais vu voler sans noter à chaque fois un sensible progrès. Vous étiez devenu un bon pilote, un très bon pilote et les ailes que vous portiez, vous les aviez réellement méritées.

Nous avons décollé ensemble pour notre premier vol sur P. 47 et j'ai été le dernier à vous apercevoir vivant, à bord de cet avion, que vous aimiez tant.

Puis j'ai vu les yeux humides de vos camarades et j'ai compris ce que, malgré votre humilité, vous représentiez aussi pour eux.

Vous aviez tout juste vingt-cinq ans; vous vouliez vous battre. Le sort en a décidé autrement. Mais tomber, comme vous, loin du champ de bataille, c'est encore tomber pour son pays.

Vos camarades et vos chefs vous pleurent en s'associant à la profonde douleur de votre famille. Ils gardent de

vous le souvenir le plus pur parce qu'il reste lié au sentiment du devoir et du sacrifice.

Laissez-moi, en dernier hommage, Marcel Oules, vous dédier un dessin auquel j'ai travaillé comme à une prière. Non pas la prière que l'on récite distraitement, mais celle que l'on offre silencieusement à Dieu avec une foi qui fait vibrer l'âme.



J. N.

Oscoda, 29 mars 1945.



Alsace—*Le Haut Koenigsbourg.*

Forticheville

EXTRAIT DU JOURNAL DE MARCHE DU 7EME DETACHEMENT

Séjour à DODGE CITY, Kansas, au milieu de graves dangers et de pénibles épreuves au cours des
quelles les FORTICHOIS n'ont reçu aucun secours du gouvernement.

Paix à leurs cendres . . .

8 (erreur de frappe, je recommence)

—) 000 —
20 Août 1944

Accueil des Français par le Lieutenant BERKELEY, dit "LA BOUGIE." Discours d'usage: J'veux parler à tous les Français, parc'que quand y parle anglais tu peux pas comprendre. Mon français il est pas trop bon, mais c'est meilleur qu'ton anglais, tu m'as compris?

Alors voilà pour le vol: si tu prends ma femme, j't'élimine. Si tu prends la femme d'un instructeur, il t'élimine, et même si c'est pas ton instructeur à toi, parceque, tu sais, tous les moniteurs on s'entend. Tu m'as compris?

Y a des jeunes filles en ville qu'elle est pas propre; Alors voilà: et puis si ça t'arrive, tu vas dans la p'tite maison qu'il est marqué "Prophylactic". Tu paies pas; tu m'as compris?

Et puis voilà qu'les Français il a des troubles dans l'B.26. Si tu peux voler l'B.26, tu peux voler tous les avions. Mais si tu veux rester ici, tu dois montrer qu't'es un bon voleur, parc'que, tu sais, si t'es pas un bon voleur, t'es copilote dans c't'aéroplane, tu m'as compris?

Et puis tu salues tous les officiers américains, même que si les Américains y saluent pas les officiers des Français, parc'que tu comprends, les Américains, y peut pas comprendre les grades des Français, tu m'as compris?

P.C.C., le Secrétaire de Mairerie, PARER

VISA DU MAIRE

Signé Lt. de Gironville

Pour ANASTHASIE, empêchée,

le Commandant d'ARMES

Captaine De Villepin

VISA DU FOLKLORE

Aspt. Chartois

LE CURE DE FORTICHEVILLE

Oriot

NIHIL OBSTAT,

IMPRIMATUR,

ANNO DOMINI 1945.

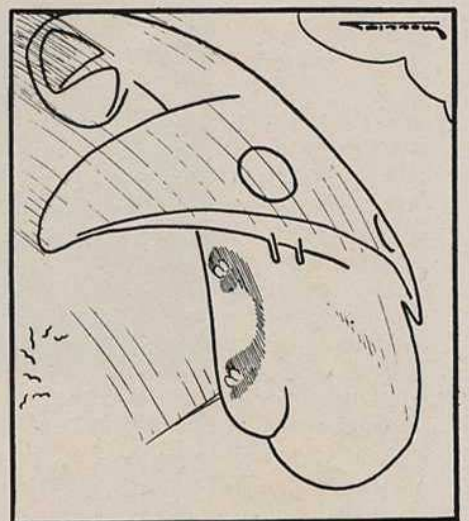
(A Suivre)



- "Le Douglas..... ça prend combien d'".
- Deux pardi comme tous les avions.



- Jules!... Jules!... Adieu....
- T'frappes pas, y a qu'des champs de coton... et des chièyes-liege. autour.



1^{re} SILHOUETTE : Comment ?...vous n'êtes pas l'instructeur!
2^{de} SILHOUETTE : j'allais vous poser la même question.



Foix—Le château.

HISTOIRES D'ARIEGE

par le Sgt. EYCHENNE

Au temps jadis l'Ariège n'était pas une terre de rentiers obèses et de fermiers têtus. D'énormes glaciers aplanissaient les chaînes, les mamouths venaient mourir dans les strates de leur delta.

Plus tard les châteaux forts se dressèrent sur les moraines, le soleil pourchassa les glaces vers les hautes vallées que l'ombre des cimes arrondies ne protégeait plus.

Puis vint l'âge moderne; déjà l'Empereur en tirait plus de fer que de soldats. Les gendarmes, à traquer les conscrits rebelles, perdaient leurs bottes et leur temps; car les sentiers sont rudes et le paysan offre plus volontiers sa hargne que son vin.

Dans ce pays ancien, on ne savait pas lire et l'on vivait très vieux; les seigneurs tenaient le sol par tradition, et les traditions tenaient les pauvres gens à leurs champs. Ils n'étaient pas heureux mais ils avaient beaucoup d'enfants et du pain gris toute l'année. Parfois le pain manquait, les femmes priaient davantage et l'on portait au moulin du maïs en place

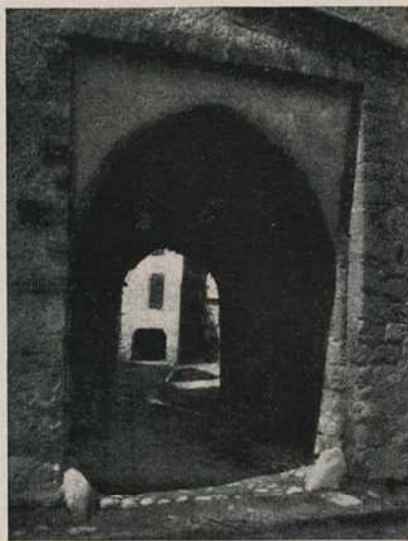
de blé. Aujourd'hui les meuniers sèment leur blé comme tout le monde.

Ouvrons un atlas. Ce département calé aux Pyrénées darde vers la plaine un triangle hostile, le dos à l'Espagne, les dents à la France—"Toco y se Gausos." Les géomètres de la Convention nous ont donné un centre, Foix, Napoléon un préfet; tous deux sommeillent à l'ombre du château des comtes. Foix, c'est la tête de l'Ariège, une prison, une caserne, un tribunal et un lycée, cela fait une bien mauvaise tête, une tête d'Ariégeois.

Aussi gagnons la demi-montagne. De toutes parts le ruisseau prolonge le torrent et l'un dans l'autre se déversent dans la Garonne. A bien regarder on aperçoit des truites mais on ne les prend jamais sans vert. Le lièvre de Tarascon ferait mine de sot auprès d'elles, les honnêtes pêcheurs en sont pour leur patience, sans parler des branches perfides qui vous happent les meilleures lignes. Des filets, gardez-vous d'en poser; les mieux cachés disparaissent dans le cours d'une nuit. Seule, une poignée de hardis fainéants



Sorgeat



Tarascon sur Ariège

Le cœur du pays ne figure sur aucune carte. Il est partout, dans la montagne disent les Languedociens. Pour eux, tout ce qui n'est pas vigne est montagne, autant dire désert. Le désert descend tous les étés au "pays bas" à l'époque des raisins mûrs. Vendanges faites, les gâtevins nous méprisent du haut de leur montagne d'Agde.

Si la rudesse des sommets fortifie les élans mystiques et les poumons débiles, l'agriculture et l'élevage n'y sont point prospères. Or, l'Ariégeois, en bon chrétien, n'oublie pas que son Dieu naquit dans un étable.

Le langage des truites et fait du braconnage un art plein de périls. Il faut, autant qu'on peut, garder la main fine et légère; on y parvient sans mal en s'abstenant de tout contact avec le manche d'un outil. On fait la sieste tandis que les autres sont aux champs, voilà tout.

Dans ce métier, le respect du travail d'autrui ne dispense pas d'une grande prudence envers la maréchaussée. A la belle saison, la fraîcheur des rives attire képis et moustaches. Avec un peu de chance, on choisit un bout de rivière bordé

de prés en herbe, vite deux écrivains "Foins mûrs, défense de passer." Il vaut mieux opérer de nuit à l'insu du propriétaire. Le lendemain pandore de jurer et de tirer au large. La pêche à main nue, comme toutes les industries, pâtit de la concurrence. Les hommes passent mais le procédé reste inchangé; par les nuits sombres, les bracos font derechef rage de pancartes "Défense de pêcher." Cela se cloue au tronc d'un peuplier, si haut qu'on peut monter. Le Ministère de l'Agriculture fait apposer les siennes, les riverains de leur côté font diligence pour sauver leurs eaux; si bien que les arbres percés de mille clous dépérissent à vue d'oeil. Pour la chasse, il y faut de la passion et la meute à courre, laissons-la courir.

Cependant, on ne travaille guère, direz-vous. Détrompez-vous, l'Ariègeois peine à sa terre plus de 15 heures le jour, il en vit et il en meurt. Il s'enivre de travail comme d'un vin. La saturation survient dès la trentaine, alors la vocation tourne



à l'habitude, mais une habitude plus âpre qu'un amour, plus forte que la mort. On ne distingue plus l'homme de son labeur.

Nous avons remonté le ruisseau jusqu'au champ et du champ jusqu'au paysan, voyons la maison. Bâtie à son image, elle abrite son bien d'une écorce épaisse et rugueuse. Peu de mortier, beaucoup de salpêtre, les tailleurs de pierre n'y gagnent pas leur pain.

Etrange pays, abondance de fer et charrues de bois, la forêt partout. On grelotte en décembre; contrée de sources et pas de fontaines, la houille blanche côtoie le "calei." D'ailleurs pas d'unité, seulement des feux, peu de race et beaucoup de noblesse, plus de cœur que de tête mais le cerveau alerte. Bref un coin de France.

Le Général de Division Aérienne Valin, Chef d'Etat-Major Général de l'Armée de l'Air, dont nous avons publié la photo dans un récent numéro, a été promu Général de Corps d'Armée.

On nous communique que l'Aspirant Kilburg, les Lieutenants Robineau et Dor, et le S/Lt. Raynoard se sont tués à l'entraînement à Meknès.

Lepineux, Trémont et l'Aspirant pilote R. Mattei seraient au Centre d'Instruction de la Chasse à Meknès.

Le Sgt.-Chef Jean HANNION (2ème dét.) a été réaffecté au G.B. "Gascogne."

Jean BOCOIGNANO, René PARIS, Robert RICO, GIRAUDON, André ROBERT et Paul LECA du 1er détachement de Barksdale (B. 26) avaient accompli le 1er avril de 12 à 14 missions. Les pilotes des 3 premiers détachements en seraient à leur 30 ou 35ème mission. Beaucoup ont été cités.

Yves TRELLU, du 2ème dét. pil, (éliminé), breveté photographe le 6 janvier 1944 et breveté bombardier en juin 1944, est mort glorieusement en service aérien commandé, le 26 février 1945.

L'aspirant Paul URSCH, également breveté photographe et 3ème dét. Barksdale, est mort en combat aérien.

Le Général Testard, Chef de la Section Africaine de l'E.M. de la Défense Nationale a trouvé la mort dans le Congo belge alors qu'il se rendait par avion, en tournée d'inspection à Madagascar.

Poste Aérienne

Le Général Testard, Inspecteur de l'aviation de bombardement depuis septembre 1943, avait à son actif plus de 3500 heures de vol.

Aux U.S.A. seulement, près de 3000 élèves des C.F.P.N.A. ont déjà été brevetés (plus de 750 brevets pilotes) depuis août 1943.

Le personnel complètement entraîné suffirait à former 7 groupes de chasse et 4 groupes de bombardement.

Nous apprenons avec peine que la mère du Lt. Boutière, le sympathique Commandant d'Armes de Bolling Field, vient de mourir en France.

En cette triste circonstance, le "Courrier de l'Air" présente à notre camarade, ses plus sincères condoléances.

Une Bonne Nouvelle

"France-Amérique," le grand hebdomadaire français de New York, envisagerait l'insertion dans ses colonnes d'une rubrique française des sports à l'intention de nos aviateurs.

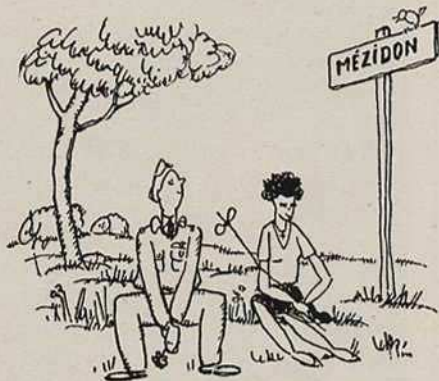
Mieux, M. Paulin, l'actif rédacteur en chef du journal new-yorkais, étudierait la possibilité de créer une section française de l'Aviation à la rédaction de laquelle collaboreraient les élèves. Mais la réussite de ces projets intéressants est subordonnée à la coopération de tous.

"France-Amérique" qui compte parmi ses collaborateurs les plus grands noms des Lettres françaises, consacre une place de plus en plus considérable aux choses littéraires. "France-Amérique" publie chaque semaine des nouvelles de France. "France-Amérique" est une oeuvre

française. Lisez "France-Amérique." Abonnez-vous.

On nous signale que nos permissionnaires de Bolling Field reçoivent au Stage Door Canteen de la 44th Street, à New York, l'accueil le plus chaleureux. Nos aviateurs ne regretteront pas leur visite à ce centre de récréation où ils auront souvent l'occasion de rencontrer des célébrités de la scène, de l'écran et du micro.

Une charmante Américaine d'origine française, Mme. Ninon Valdy, y remplit les délicates fonctions de Major Hostess. Nos "gaziers," retour de New York lui vouent une grande reconnaissance et nous confient qu'elle s'occupe tout spécialement des Français à qui elle rend d'inappréciables services. Certains de nos camarades lui devraient, chance inespérée, d'avoir été accueillis, pendant toute la durée de leur permission, dans les milieux artistiques les plus intéressants de la grande métropole américaine.



— Leçon de français —

du Bulletin des F.A.F. en Gde. Bretagne

Au nom de nos jeunes gens, le "Courrier de l'Air" saisit avec empressement cette occasion de présenter à Mme. Ninon Valdy, l'expression de sa profonde gratitude pour l'aide qu'elle leur apporte avec un si touchant dévouement.

Les Pertes de l'Armée de l'Air

Morts et Disparus:

Période du 2-9-39 au 25-6-40:

Officiers	531
Sous-officiers	750
Troupes	1510

2791

Période du 26-6-40 au 31-12-44:

Officiers	500
Sous-officiers	800
Troupes	200

1500

NOUVELLES de FRANCE

On annonce, de Biscarosse, le lancement de l'hydravion géant Laté 631, dont la construction, interrompue du fait de la guerre, a été achevée depuis la Libération dans un délai record.

Cet appareil, un des plus vastes qui aient été construits en France, mesure 57m. 530 d'envergure, 43m. 170 de longueur et 10m. 330 de hauteur. Son poids total, en ordre de marche, serait d'environ 70 tonnes.

Un cargo aérien de 130 tonnes, sorte d'immense planeur mû par six moteurs de 1.500 CV et muni d'un atterrisseur multitrains, serait actuellement en construction d'après des plans capturés à des Allemands dans une usine aéronautique française.

Les 100 millions de mines posées par les Allemands chez nous ont rendu 96.000 hectares du sol français inexploitable.

Trois cents jeunes gens des "Services Civiques de Jeunesse" sont occupés à détecter ces engins dont il existe 135 types différents. Les opérations de déminage coûteraient 10 milliards.

Renaissance Rapide de L'Aviation Française

La renaissance rapide de l'Aviation Française est un des témoignages les plus remarquables de la vitalité des ressorts industriels d'un pays qui oppose aux dévastations dont il fut l'objet une inflexible volonté de vivre et un don naturel de créer, d'organiser, de discipliner dans l'improvisation. On savait déjà que les Ailes françaises



Major Wilbur O. RILEY
Commandant la Base d'Orangeburg, S. C.

étaient présentes sur tous les fronts, aux côtés des avions alliés. On savait aussi que la France possédait de remarquables prototypes d'avions commerciaux à grand rayon d'action, que l'on verra un jour prochain, sur les routes océanes. Mais voici qu'aujourd'hui, au cours de son allocution prononcée à Nice, le Ministre de l'Air affirme que 2000 avions sortiront en 1945 des usines françaises. N'est-ce pas la preuve magnifique de ce que peut réaliser l'énergie d'un pays décidé à renaître de ses ruines?

Activités des Groupes Aériens Français Engagés Du 9 Au 15 Mars

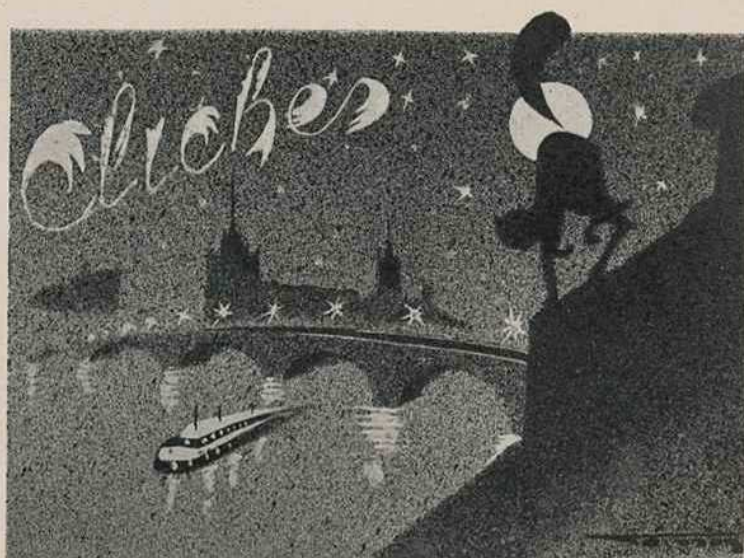
Profitant de l'amélioration des conditions atmosphériques, les groupes du Premier Corps Aérien Français ont marqué une reprise d'activité très nette. Ils ont effectué 84 missions représentant 231 sorties de "sweeps," 16 sorties d'escorte de bombardiers, 280 reconnaissances d'armées, 353

bombardements et 12 sorties de staffing; 280 tonnes de bombes furent lancées sur des objectifs ennemis. Les résultats suivants ont été obtenus: 63 coupures de voies ferrées et 11 coupures de routes. Détruits: 7 ouvrages d'art, une gare, 322 bâtiments, 5 dépôts, 32 locomotives, 304 wagons, 4 véhicules divers et 3 batteries de D.C.A.

Les Forces Aériennes de l'Atlantique ont effectué 45 sorties en missions de coastal, réglage, artillerie, reconnaissance à vue et bombardement. Un terrain d'aviation dans le secteur de Royan, des batteries de D.C.A. et un navire ennemi ont été atteints par de coups directs.

ERRATUM: Dans le numéro de février, nous avons annoncé la mort de Marcel Doret, ex-chef pilote de la Société Dewoitine, décédé à Abbeville (Somme). Il s'agissait en réalité de Michel Doré, officier-pilote de réserve, ex-coureur automobile.

Cette erreur est due à une similitude de noms. Nos lecteurs voudront bien nous en excuser.



Les chats pleurent dans les gouttières; un bruit mou de galopade effrénée sur le pavé humide... Les passants hâtifs et besogneux projettent leur ombre agrandie sur les reflets des trottoirs; le subit roulement de ferraille d'un rideau métallique qu'on lève: symphonie de bruits confus qui s'élève de partout et de nulle part... Eveil d'une ville de France.

La brume se dissipe, les lampes pâlisent; les rumeurs s'amplifient... L'oeil maternel suit le tablier noir et la gibecière jusqu'au coin de la rue qui les absorbe pour restituer, le soir venu, un pauvre petit corps ne comprenant pas sa contrainte, regardant, envieux, le chien dans la poubelle, le papillon sur le pot du fleuriste, les pigeons tournoyant dans les clochetons de la cathédrale...

Un rythme rapide de talons, un profil menu comme un dessin de mode, apportant un parfum discret... Mademoiselle... attendez-moi... mais attendez-moi donc... Vous étiez hier aux balançoires... Le joli minois n'attendait qu'un prétexte pour sourire... Un rythme lent de talons s'éloigne... La vie qui passe.

A la manière de...

Pierre Dac a éveillé pas mal de sympathie chez bon nombre de Français. Pourtant un jour un anti-moelleux s'écria: "Que cet homme peut être bête!" Mais un moelleux sang pour sang, un cent pour cent moelleux de lui dire: "Il ne faut pas être si bête que cela pour écrire des bêtises!"

Il est d'ailleurs assez facile de vous prouver que certaines choses tout à fait normales vous paraissent ridicules. Ainsi prenez une personne née le 27 février 1921 et morte le 27 février 1931, vous direz qu'elle est morte à dix ans exactement; prenez-en une autre née le 27 février 1920 et morte le 27 février 1930, vous allez encore dire qu'elle est morte à dix ans? Eh bien non, car lorsqu'elle est morte, elle avait un jour de plus que la précédente... Maintenant qui vous a dit que la tour de Babel est la cause de l'Espéranto ou que l'Espéranto est une conséquence de la tour de Babel?

Le centre de la ville est déjà en fureur. Les trams agitent, mais en vain, leurs notes dièses... Ridicules, tenant d'un même geste arrondi leur identique cycle, deux gendarmes piquent sur la chaussée leur stature de paysans endimanchés et débonnaires... Les groupes passent, des rires s'élèvent, frais comme la sonnaillle des troupeaux dans le clair du matin... Brandissant un papier noir sur blanc, une forme, en jeux de jambes, esquivent les obstacles: "Dernière édition, dernière..."

Un carrefour... Blocs humains qui se rompent, se soudent, se brisent encore puis s'enflent en un mouvement constant et lent, comme des épaves en amont d'un barrage... Monsieur l'Agent... pocharde qu'il m'a dit... et les coups de pleuvoir, les rires de fuser... Invariablement une poigne inflexible pousse le couple de belligérants sur le méridien du poste le plus proche.

Quartiers populeux... Une main anonyme tourne sans conviction la manivelle branlante d'un orgue délabré qui sème aux quatre vents sa dernière rengaine.

Des couloirs de mystère répandent sur la chaussée leur haleine fétide et fade de tombe ouverte.

Le jardin public ferme sa grille; l'eau est plus noire sous les ponts; d'une rive à l'autre les fenêtres échangent des messages en morse; les platanes des quais limitent la vision confuse des ensembles... Sous un reverbère, dans la lueur diffuse du brouillard, un couple s'éteint...

Que tout cela est loin dans l'esprit et dans l'espace... mais notre joie n'en sera que plus forte... Tous, nous avons au coeur l'espoir qu'un jour cette chanson si française sera, pour nous, une réalité.

*Quand tu reverras ton village,
Quand tu reverras ton clocher,
La maison de tes parents,
Les amis de ton âge,
Tu diras, rien chez moi n'a changé."*

Andre-Pierre BOISSOUT

Redis-le moelleux, redis-le moi le...

Mais passons à un autre exemple: un brave garçon a été traité d'imbécile parce qu'à brûle pourpoint il n'a pas été capable de dire que lorsque dix personnes se quittent en se serrant la main, il y a 45 poignées de main... Saviez-vous que ma grand'mère est devenue ma cousine germaine en épousant le beau-frère du cousin germain du neveu de mon oncle. Remarquez qu'elle est excusable, car un jour en rentrant dans une chambre carrée, dans chaque coin elle a vu un chat, devant chaque chat trois chats, et sur la queue de chaque chat un chat. Mais en comptant les chats, elle n'en a trouvé que quatre. Depuis, elle est un peu folle... Et vous?

Mais je crois que c'est assez pour aujourd'hui!!!

Et pourtant non! Avez-vous pensé que pour parler d'aujourd'hui, hier vous disiez demain alors que demain vous direz hier.

QUE FAIRE???

Signé: Jean TOC

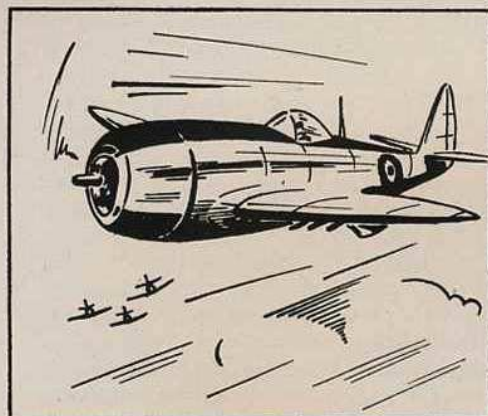
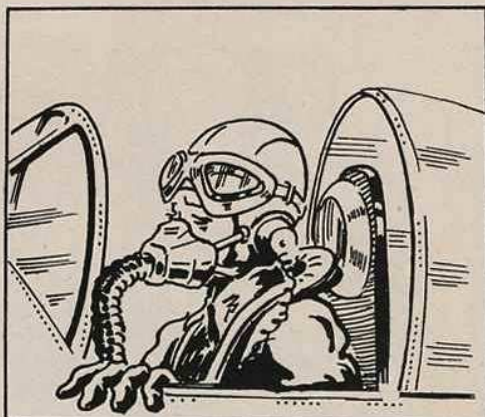
COMMENT ELLES LES VOIENT TOUJOURS

...ET COMMENT ILS SONT... QUELQUEFOIS !

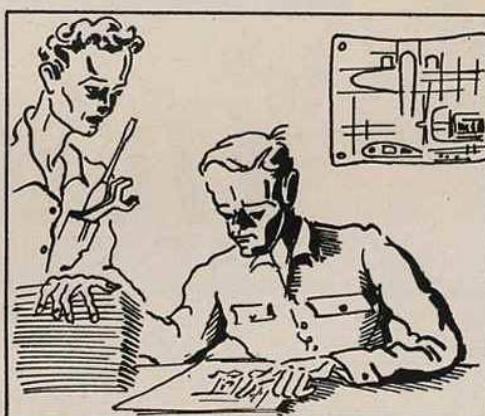
LES H O M M E S D E L' A I R



• 10-10-10 10-10-10 10-10-10



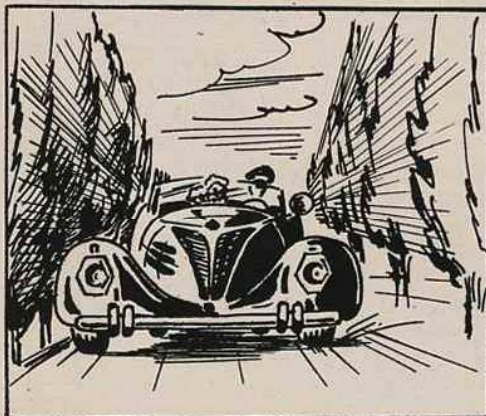
• 10-10-10 10-10-10 10-10-10



D'APRES
BEUVILLE

A
D
A
P
T
E
P
A
R

J. NOETINGER

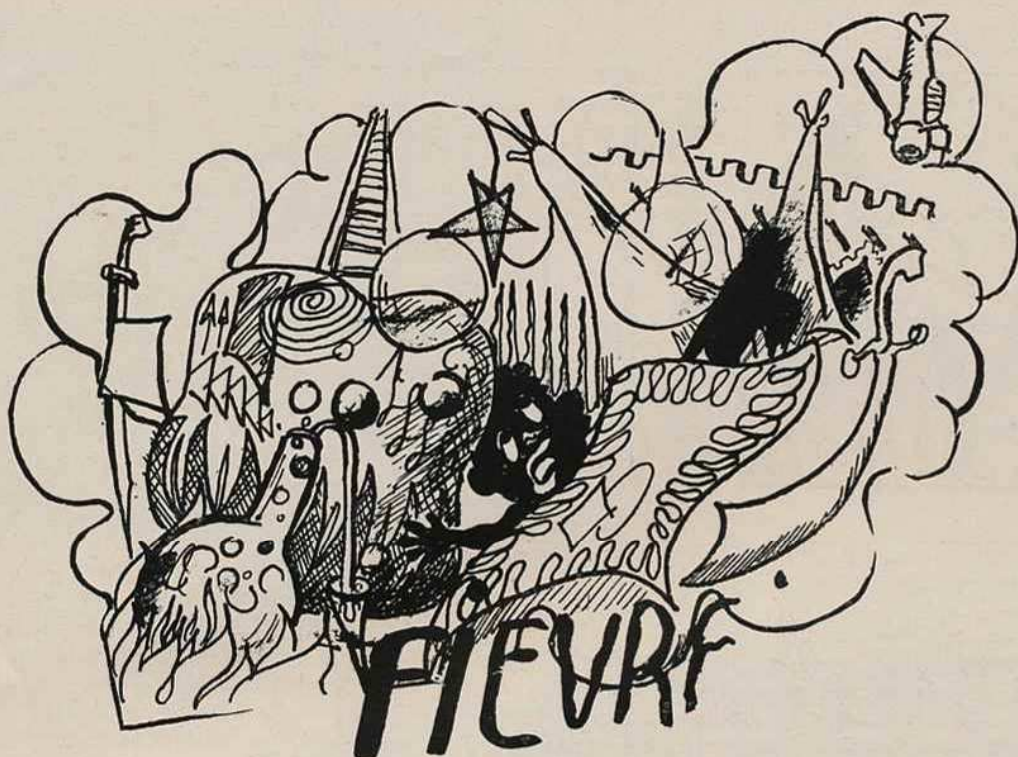


• 10-10-10 10-10-10 10-10-10



• 10-10-10 10-10-10 10-10-10





Voici une semaine que je n'ai plus droit à la griserie du pilotage. Mes camarades commencent le vol de nuit.

Le fenêtre est ouverte. Je vois passer à un rythme régulier les AT.6 vrombissant et brillant dans les projecteurs.

Comme il fait clair ! Ils se détachent brusquement sur le velours bleu-roi de la nuit, ajoutent aux étoiles leurs feux multicolores, et disparaissent fondus dans le noir frémissant.

Je suis couché—mon coeur est serré—je tire une photo de mon portefeuille et la regarde.

* * *

Je passe la porte ; familièrement, je donne une tape amicale à Mamadou, le fils du propriétaire.

Mamadou Traoré a dix ans, et moyennant dix francs par mois, balaie la chambre.

Un plafond de rondins et pisé, badigeonné à la chaux. Un sol inégal en latérite rouge et parsemé de tapis jaunes et verts, en paille de riz.

Les murs sont rugueux et peints en ocre. En face de l'entrée une fenêtre grossièrement taillée sans volets est voilée par une natte qui laisse passer, découpé en mille traits de lumière, le soleil soudanais flamboyant.

Sur la droite, le "tara," lit africain en pièces de bambou, montre sa couverture de laine rude, dure, toute ornée de dessins en losange. Les couleurs en sont beige, marron et noir, identiques à celles de la tenture fixée au mur.

Des coussins ronds, en cuir teint en bleu, laissent voir leurs filigranes d'or composant des rosaces, des cercles, des rectangles, expression picassienne de l'Art soudanais.

A gauche, contre le mur, une table à trois pieds entrelacés, supporte un plateau d'okoumé, incrusté d'ivoire, qui m'a été donné par un ami de mon père.

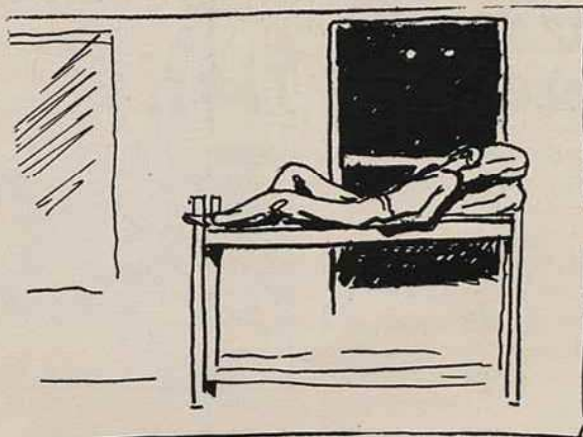
Un album de photographies, recouvert en peau de caïman tannée brute, laisse voir quelques

rectangles brillants dans un rayon de soleil tombant de la fenêtre.

Sur la droite, contre le mur de la porte, sont pendus des oeufs d'autruche, cerclés de cuir.

Les rayons de lumière scintillent sur les poignées d'argent des poignards damasquinés et irradient mille soleils dans la pièce.

J'entre et m'étends sur le "tara." La chaleur



devient terrible : je m'agite mal à l'aise. J'appelle Mamadou pour qu'il m'apporte la gargoulette transpirante pendue à la porte. Aucun son ne s'échappe de ma gorge. J'étouffe, il me semble qu'un rayon de feu a touché mon crâne et soudain met tout en ébullition : la tête me semble trop étroite pour la cervelle, je tends les bras d'un effort désespéré de paludéen vers une silhouette penchée vers moi . . . et J. B. me réveille . . .

—Ca fait une heure que tu cries. . . . Tu as laissé le chauffage ouvert, on crève ici. . . .

Maussade, je range la photo toute froissée de ma chambre soudanaise, et me rendors cette fois sans cauchemars.

C. C. EAR MARRET-CLEYET

Lettres

du MICHIGAN

Qu'on ne vienne pas nous raconter qu'il existe entre bombardiers et chasseurs une barrière infranchissable. Nous venons d'avoir à ce sujet le démenti le plus historique des annales aériennes.

A mon avis, le 23 mars dernier devrait rester, pour ceux qui arborent fièrement l'insigne des trois petits poussins, un anniversaire. Ce jour là, trois P-47, pilotés par un moniteur français (à l'allure de chevalier (1)) et deux élèves (presque déjà chasseurs) se posaient à Selfridge Field venant d'Oscoda. Jusque là rien que de très habituel puisque depuis des mois cette base a pour mission de veiller périodiquement au bon fonctionnement de nos mécaniques. Mais l'affaire prend un autre sens si l'on considère que ce jour là, pour la première fois, une patrouille de chasseurs français rendait visite à la nouvelle base d'entraînement des équipages de B-26. Depuis quelques heures à peine, pilotes, navigateurs, bombardiers, radios et mitrailleurs avaient pris possession de leur nouveau terrain où désormais flottent les trois couleurs.

Voilà donc chasseurs et bombardiers désormais à quarante-cinq minutes de vol les uns des autres et évoluant dans le ciel d'un même état: le Michigan!

Je connais un verbe, propre au vocabulaire aéronautique, qui n'a pas fini d'être employé au présent, passé, futur, impératif... ou superlatif: *cravater*! Mais personne ne m'enlèvera de l'esprit que ce n'est pas cela qui gâtera notre joie. Nous allons retrouver ceux avec qui nous avons connu nos premières heures de vol, nos premières émotions, nos premières griseries célestes.

Partis ensemble, nos aspirations et notre tempérament nous avaient aiguillés sur des voies différentes et nous ne pensions nous retrouver qu'en

mission dans le ciel boche. La rencontre s'est faite plus tôt. Qui s'en plaindrait?

Pourtant sur cette allégresse une ombre est passée. Depuis notre séparation les rangs ne se sont-ils pas clairsemés? Il y a des absents au rendez-vous. Ce sont les morts, tombés en service commandé au cours de l'entraînement. Leur généreux sacrifice restera, pour qui oserait en douter, la preuve flagrante que ceux qui ont connu l'Amérique n'y sont pas venus pour s'amuser mais bien pour se préparer au combat avec tous les risques et les sacrifices que cela comporte.

Du reste n'oublions pas que pour arriver ici beaucoup ont dû passer par l'Espagne... Or ça n'est pas précisément la direction à prendre lorsque l'on recherche l'amusement et la liberté.

Mais revenons à notre Michigan de-



venue terre bénie des exilés volontaires français. C'est à dessein que j'emploie le mot "terre bénie" car l'accueil que nous recevons de la part des Américains est toujours des plus sympathique. On aime la France surtout depuis qu'Elle a montré comment Elle savait combattre même sans armes. Combien de vieux paysans, combien d'ouvriers aux cheveux blancs m'ont cité avec fierté... et un petit accent nasal, les noms parfois un peu écorchés, mais qu'importe, des patelins de



France qu'ils avaient traversés à l'autre guerre. "Dieu que le monde est petit". (2)

Remarquez que cela dépend aussi dans quel sens on regarde car si nous songeons à notre retour en France, nous sommes obligés de constater qu'après tout il n'est plus si petit que cela. J'ai mis huit jours pour venir de Casa au Nouveau Monde. Pour le retour on nous parle de cinq à six semaines de mer; il y a quelque chose de louche là-dessous.

Qu'importe, l'aviation étant, comme chacun sait, l'école de la patience, nous commençons à avoir un peu d'entraînement. C'est donc avec sérénité que nous envisageons ce retour tant désiré et qui se rapproche maintenant que notre stage touche à sa fin.

Après le long exil, sans nouvelles pendant des mois et des mois, les lettres ont commencé à nous apporter enfin le souffle d'un coin de France. Chacun peut à présent peser la part des siens dans les épreuves que nous avaient décrites les journaux.

Nous ne voulions pas croire tout ce que l'on disait car il était trop dur d'accepter l'évidence alors qu'aucun moyen ne nous était donné pour sou-

(2) Cela me rappelle que cette expression était très chère à une de mes ancêtres (1720-1836) monodent et un peu myope (bien sûr...). Mais si les annales de la famille mentionnent cette phrase historique (ou presque) c'était pour préciser que jamais mon aïeule ne s'était éloignée de plus de douze lieues de son point de naissance. Pauvre tante Aglaé, que dirais-tu si tu te trouvais à ma place? Je te jure que Paris me semble bougrement loin!

(1) Et je ne vous berne pas.

lager un peu le sacrifice de nos familles.

Aujourd'hui nous savons ce qui manque le plus; chacun fait ses calculs pour équilibrer au mieux la quantité et le choix de ce que contiendront ses bagages. On échange des idées, toute suggestion est bonne: "Achète du fil et des aiguilles, cela manque là-bas. Les conserves sont encombrantes, achetons des vitamines. J'ai trouvé un parfait dentifrice, voilà la marque. Tu sais que l'on peut mettre deux brosses à dent dans une seule boîte, économie de place. Achetons de la laine, des tissus, des chaussures, des bas, des

gants... du rouge à lèvres..." Bref on se demande s'il restera une petite place dans les bagages pour quelque matériel militaire... On verra bien!

Comme nous y pensons à l'avance à ce retour. Malgré ce qui nous attend là-bas, nous ne vivons plus que pour le jour où nous débarquerons sur notre sol. Je voudrais que l'on me montre ici un seul Français qui ne soit pas prêt à payer cinq cents dollars pour être demain au milieu des siens.

Je reviendrai en Amérique après la guerre. Que d'amis à revoir, que d'états à connaître encore, que de choses à découvrir, que de comparai-

sons à faire. Mais je ne suis pas seul à approuver l'argument d'un major américain. Pilote de chasse, il comptait douze victoires lorsqu'il fut abattu en France, sauvé par les troupes de la Résistance; il combattit avec elles pendant plusieurs semaines puis il passa quarante jours dans Paris libéré. Il m'a raconté un soir tous ses souvenirs et, en conclusion, il me dit simplement mais sur un ton qui n'admettait aucune réplique: "Je retournerai en France, Paris est la seule ville au monde où je pourrai jamais vivre."

ICARE, Oscoda

SATURNALES

HEBDOMADAIRES

... Ce fut une orgie, on but de l'orgeat ... (Air connu).

Samedi soir! Enfin!

Après une semaine harassante, tout le monde se sent soudain ragaillardi à la pensée du "day off."

Voici quinze jours que Big Spring n'a reçu la visite de la classe 44X... une bouteille de Pepsi Cola trouvée par l'officier de service dans le "waste paper can" ayant contribué à transformer le dimanche précédent en un jour de repos complet et... forcé.

Ainsi donc, le travail fini, une douche délicieuse ayant réparé la fatigue de la journée, nous nous précipitons vers l'arrêt du Bus, où l'attente nous met rapidement en mesure d'apprécier l'ardeur du soleil texan. Enfin voici l'autocar. Sitôt démarré, nos visages se tendent vers les fenêtres à la recherche d'un peu de fraîcheur. Douce illusion! Le vent de la route est brûlant.

A l'arrivée, le contenu du bus se fragmente: certains mettent le cap sur le cinéma (la salle est réfrigérée). D'autres, optant pour le rafraîchissement interne, se précipitent dans le "Drugstore". Un troisième groupe enfin, se met à arpenter la rue principale, suprême distraction des petites garnisons, d'un pas dont la cadence est réglée par le thermomètre.

Deux heures plus tard, fatigués de marcher, les "errants" entrent au drugstore rattrapper ce que la marche et le soleil leur ont fait perdre. Les amateurs de cinéma sortent pour se dérouiller les jambes et les autres, n'ayant pas trouvé de cœur féminin prêt à s'accorder avec le leur, vont se consoler en allant voir des Stars.

Avec la nuit, le nombre des promeneurs s'accroît. Tous les cadets américains libres sont maintenant

en ville. La circulation sur les trottoirs devient difficile, en dépit de l'allure très modérée adoptée par les habitants de ce coin du Sud. Le "Drug" est maintenant archicomble, et une queue se forme devant le cinéma. Quelques soldats, découragés, rentrent au camp.

Les restaurants, les cafés se remplissent à leur tour et les estomacs, creusés par quelques heures de marche... ou d'attente, font honneur au steak à la confiture ou à la poire au fromage. Ces modestes agapes constituent cependant une heureuse diversion à la nourriture plus simple et plus frugale du camp.

Les autobus continuent à déverser un flot de "cadets" sans illusions sur les ressources nocturnes de Big Spring.

Enfin, tard dans la soirée, cette petite ville possédant l'immense privilège de n'être pas "sèche", certains endroits moins "select" se voient peu à peu envahis par une "soldatesque" entièrement d'accord, cette fois-ci, sur ses goûts. L'unique boîte de nuit accueille... les couples, mais l'espace est insuffisant. Il faudrait un camp!

Hélas, tout a une fin, et les règlements féroces viennent imposer une limite aux amusements. Vers une heure et demie du matin, ruée vers les bus.

Les neuf dixièmes des rentrants regardent avec envie l'autre dixième, engagé dans des adieux touchants avec cette espèce si rare dans ces petites villes... peut-être parce que nombre de ses représentantes sont maintenant dans l'armée...

Une heure plus tard, le calme règne à nouveau sur Big Spring et sur le camp où on attendra avec un peu moins d'impatience le prochain samedi...

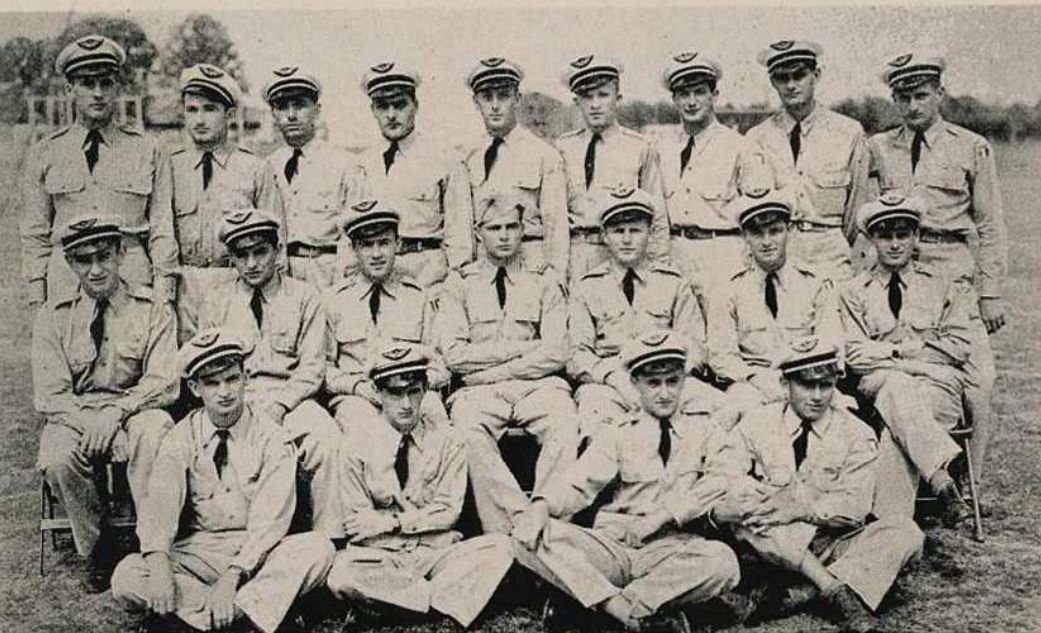
Henri de Boisboissel.

TOURS DE PISTE

BIG SPRING

11eme detachment

8 mars 1945



CRAIG FIELD

12eme detachment

11 mars 1945



TURNER FIELD



RESONANCES

LA VILLE DE PARIS A L'HONNEUR

La ville de Paris va recevoir le 2 avril la Croix de la Libération. Voici le texte de la citation :

"Capitale fidèle à elle-même et à la France, manifesta sous l'occupation et l'oppression ennemies, et en dépit des voix d'abandon et de trahison, sa résolution inébranlable de combattre et de vaincre. Par son courage en présence de l'envahisseur, et par l'énergie indomptable avec laquelle elle supporta les plus cruelles épreuves, elle mérita de rester un exemple pour la nation tout entière. Le 19 août, conjugant ses efforts avec ceux des armées alliées et françaises, s'est dressée pour chasser l'ennemi par une série de glorieux combats commencés au cœur de la cité et rapidement étendus en tous les points de la ville. Malgré les lourdes pertes subies par les Forces Françaises de l'Intérieur, levées dans son sein, s'est libérée par son propre effort puis, avant-garde de l'Armée Française venue à son secours, a le 25 août réduit l'Allemand dans ses derniers retranchements et l'a fait capituler."

ORDRE DU JOUR DE M. CHARLES TILLON MINISTRE DE L'AIR (16-2-45)

"L'Armée de l'Air a pris glorieusement sa part des durs combats qui se sont déroulés pour la libération définitive de la Haute-Alsace.

Je remercie les équipages qui, malgré l'opposition acharnée de l'ennemi et les conditions atmosphériques défavorables, ont mené, sans souci du danger, leurs appareils à l'assaut des défenses allemandes et ont permis à la 1ère Armée de chasser l'ennemi de l'Alsace.

En unissant tout l'Armée de l'Air dans ce sentiment de gratitude, j'évoquerai tout particulièrement ceux qui ont payé de leur vie cette victoire et parmi eux, l'un des plus purs héros de notre Aviation de Chasse, le Commandant Marin la Meslée qui symbolisa en 39-40 l'esprit offensif français et par 20 victoires détenait alors la palme des chasseurs.

Abattu par la Flack le 4 février 1945, au moment où, à sa 117ème mission de guerre depuis le 8 novembre 1942, il piquait sur son Thunderbolt pour bombarder et mitrailler les objectifs ennemis de la région de Mulheim, sa perte est ressentie durement par toute l'Aviation Française.

Son nom restera un exemple, et le souvenir de ses exploits le gage de la grandeur de nos Ailes."

SOUVENONS-NOUS

"Combien de Français et de Françaises tués au combat, torturés, fusillés ou livrés à la mort lente des camps—"finis" par les souffrances et les privations—envoyés aux travaux forcés, déportés, disparus?

Combien de prisonniers français auront perdu la vie ou la santé? Combien de quartiers et villages français rasés avec leurs habitants massacrés?"
